

MÉMOIRE PH13

Le métier d'éleveur porcin



Sommaire

Introduction	1
1 Une succincte histoire de l'élevage porcin	4
1.1 De la genèse de l'élevage porcin au XIX ^e siècle	4
1.2 Le processus de modernisation agricole, de l'après-guerre à nos jours	5
2 La condition de l'éleveur porcin moderne	9
2.1 La polyvalence de l'éleveur porcin	9
2.2 Typologie et analyse des prescriptions chez les éleveurs	15
2.3 Quand la gouvernance se fait géolière	17
2.4 L'aporie de l'élevage conventionnel	18
3 Le productivisme : vecteur d'une frénésie réificatrice	21
3.1 Quelle place pour la sensibilité dans le métier d'éleveur ?	21
3.2 Le métier d'éleveur, fruit d'un arraisonnement du vivant	22
Conclusion	26
Les promesses et fonction du métier d'éleveur	26
Propos conclusif global	27
Les risques psychosociaux chez les éleveurs : des politiques agricoles frappées de cécité	28

Remerciements

Avant de débiter notre propos, nous tenions à remercier chaleureusement Fabien Leroux, Sébastien Manscourt et Michel Arrochain de nous avoir accueilli sur leurs exploitations et raconter leur métier sans tabous ni langue de bois et avec beaucoup de passion. Merci Augustin Courosse pour ses précieux conseils au cours de la rédaction de ce mémoire. Nous souhaitons également remercier Gaetan Hiblot pour ses contacts. Enfin, un grand merci à Alice Doreau et Blandine Leroy de nous avoir véhiculé à travers la France entière.

Introduction

En 2015, une étude réalisée par Médecins du monde montrait que « 75% des agriculteurs déclaraient leur travail fatiguant nerveusement » et qu'ils étaient « 52% à déclarer avoir des insomnies¹ ». Plus grave encore, le sursuicide chez les éleveurs est un phénomène ancré depuis plusieurs décennies. Concomitamment à cette détresse psychologique, on observe une situation économique de plus en plus précaire. Entre 2006 et 2010, « le taux de pauvreté des agriculteurs est passé de 13% à 24% » et, en 2017, 20,1% d'entre eux ne dépassaient pas un revenu annuel de 4 315€, soit un revenu mensuel de 350€². Parmi ces agriculteurs, les éleveurs porcins apparaissent particulièrement touchés, notamment par l'endettement. L'endettement moyen d'une exploitation porcine étant de « 431 400 €, le plus élevé de tous les types de production, avec un taux d'endettement alarmant de 67%³ ».

Parallèlement, l'opinion publique émet de plus en plus de critiques de l'élevage tel qu'il est pratiqué aujourd'hui. La taille industrielle et les méthodes d'élevage intensives questionnent, tant du point de vue environnemental que de celui du bien-être et de la condition animale. Malgré ces critiques, les consommateurs continuent d'acheter des volumes importants de viande porcine, assurant ainsi des débouchés à cette production massive.

La production massive est bien ce qui caractérise l'élevage porcine aujourd'hui. Du fait d'une mécanisation croissante, encouragée par des politiques de modernisation pressantes, l'intensification des exploitations au cours des 60 dernières années fait qu'aujourd'hui, 95% des élevages français sont intensifs. D'après Michèle Salmona, sociologue spécialiste des questions agricoles et paysannes, dans son livre *Souffrance et résistances des paysans*, cette modernisation a mené à un changement brutal et radical du métier d'éleveur. Aux vues de la situation économique et psychique des éleveurs ainsi que de l'opinion publique, le métier d'éleveur porcine semble s'être profondément transformé depuis son entrée dans un schéma productiviste. Ce sont les conséquences de ce changement que nous avons cherché à étudier à travers les interviews que nous avons menées et la réflexion proposée au cours de ce mémoire. Nous avons cherché à répondre à la question suivante : *En quoi l'insertion dans un schéma productiviste conditionne-t-elle le métier d'éleveur porcine ?*

Nous nous intéresserons d'abord à l'histoire de l'élevage porcine, notamment l'histoire de sa mécanisation. Ensuite, nous tenterons de dresser le tableau de la condition de l'éleveur porcine aujourd'hui, en nous attardant sur les tâches qu'il doit réaliser, les prescriptions qui lui incombent ainsi que certaines tensions auxquelles il doit faire face. Enfin, nous chercherons à comprendre comment l'entrée dans un certain productivisme modifie la relation de l'éleveur au vivant.

1. Médecins du monde, 2015. *État de santé & accès aux soins des agriculteurs des Combrailles*, p. 6.

2. « Pauvreté selon la catégorie socioprofessionnelle et le seuil », Insee, 10 septembre 2019.

3. SSP (Service de la statistique et de la prospective, ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation), 2018. « Les résultats économiques des exploitations agricoles en 2017 », décembre 2018, p. 12-14.

L'enquête, visée et méthodologie

Notre étude s'appuie sur une enquête de terrain réalisée auprès d'éleveurs porcins. Lors de celle-ci, nous avons cherché à comprendre le quotidien de ces éleveurs, l'organisation de leurs exploitations, leurs rapports à leurs animaux ainsi que la manière dont ils gèrent les pressions organisationnelles, juridiques, économiques et morales. Le but de ces entretiens était également de saisir le sens que ces éleveurs trouvaient dans leur métier, mais aussi les choses qui pouvaient leur déplaire. Dans ce but, nos entretiens ont pris la forme d'une discussion ouverte lors de laquelle nous avons abordé quatre champs : le quotidien de l'éleveur ; son rapport à l'animal ; les pressions et sources de prescriptions qui pesaient sur lui et enfin le sens qu'il trouve à son métier. Après une recherche de contacts plutôt laborieuse, nous avons réussi à obtenir des rendez-vous avec trois éleveurs. Fabien Leroux et Sébastien Manscourt sont éleveurs conventionnels tandis que Michel Arrokaïn exerce en extensif, au sein de la filière basque Kintoa.

Présentation des éleveurs participants



Fabien LEROUX

- **Lieu de l'exploitation :** Grivesnes, Oise
- **Activité porcine :** naisseur-engraisseur
- **Parcours :** école d'ingénieur, stages dans l'agro-alimentaire puis reprise de l'exploitation familiale (3^e génération), qui produit des porcs depuis 1986.
- **Type d'élevage :** conventionnel
- **Taille cheptel :** 450 truies
- **Production annuelle :** 11 000 porcs abattus/an.
- **Employés :** 3 employés temps plein
- **Méthode de vente :** vente à la GMD



Sébastien MANSCOURT

- **Lieu de l'exploitation :** Hartennes et Taux, Aisne.
- **Activité porcine :** naisseur-engraisseur
- **Parcours :** reprise de l'exploitation familiale en 1999 (4^e génération), qui élève des porcs depuis 1969.
- **Type d'élevage :** conventionnel
- **Taille cheptel :** 250 truies
- **Production annuelle :** 5 800 porcs abattus/an.
- **Employés :** chantier d'insertion professionnelle, 6 équivalents temps plein.
- **Méthode de vente :** vente au groupe Bigard-Charal, 3% de vente directe



Michel ARROKAIN

- **Lieu de l'exploitation :** Musculdy, Pays Basque
- **Activité porcine :** engraisseur.
- **Parcours :** BEP Agricole, reprise de l'exploitation familiale en 1991 et début de l'élevage porcin en 2012.
- **Type d'élevage :** extensif, AOP Kintoa.
- **Taille cheptel :** 40 porcs Kintoa répartis sur 3 parcs d'environ 1,5 hectares.
- **Production annuelle :** 100 porcs abattus/an.
- **Employés :** famille (sa femme et ses deux filles)
- **Méthode de vente :** transformation de sa viande et vente directe.

1 Une succincte histoire de l'élevage porcin

1.1 De la genèse de l'élevage porcin au XIX^e siècle

Au Moyen-Âge, le porc est l'animal le plus commun et le plus consommé. Omnivore, il débarrasse les Hommes de leurs déchets et prolifère dans les villes et les campagnes. On estime alors que la plupart des familles disposaient d'au moins un porc et, chez certains paysans, les cheptels porcins pouvaient atteindre un nombre conséquent. L'élevage porcin n'était pourtant pas spécialisé : la polyculture est la règle et l'élevage porcin cohabite avec l'élevage bovin, ovin et avicole, et avec la culture des terres. Le seul métier spécialisé dans le domaine était celui du porcher qui amenait les porcs du village, rassemblés en troupeau, en forêt pour la glandée. Ces glandées, réelles transhumances, pouvaient, dans certains cas, représenter d'importants déplacements qui duraient plusieurs jours voire plusieurs semaines pendant lesquels le porcher veillait à ce que les porcs se nourrissent des ressources des bois comme les glands, les fâmes ou les châtaignes.



FIGURE 1 – Illustration d'une glandée, au Moyen-Âge.

A partir du X^e siècle, les forêts françaises subissent ce qu'on va appeler des « grands défrichements ». L'espace forestier est fortement diminué pour permettre l'expansion des cultures et l'implantation d'une population croissante, en marge des villes et des villages, dans les faubourgs. Ces défrichements provoquent une certaine tension sur les ressources forestières et l'accès à la forêt est de plus en plus réglementé. Cette limitation de l'accès aux ressources augmenta les distances à parcourir pour la glandée (50 à 70 km en Ile de France)⁴. De plus, les épisodes de peste font émerger des réticences envers la présence des porcs en ville et l'élevage porcin sort des murs de la cité pour s'implanter dans les faubourgs. Les porcs, qui étaient encore très présents dans les villes entre le XII^e siècle et le XIV^e siècle, sont peu à peu interdits dans leurs enceintes à partir du XV^e siècle. Relégué dans les faubourgs et les campagnes, l'espace de l'élevage porcin évolue : les granges et étables spécialisées apparaissent. En 1500, à Amiens, on compte 485 étables à porcs dans les faubourgs⁵ (Voir FIGURE 2). Ces interdictions et la complication progressive des glandées entraînent un relatif et léger déclin de l'élevage et de la consommation porcine qui devient moins appréciée et « noble » que la viande bovine vers la fin du Moyen-Âge et pendant la quasi-totalité de l'époque moderne.

4. « Porc des bois... cochon de ferme... porc d'usine, l'évolution d'une vie, XVIII^e siècle-XXI^e siècle », E. BARATAY, *L'archéo thema : revue d'archéologie et d'histoire*, n°11, 2011, p. 2.

5. « Le rôle des faubourgs dans l'élevage porcin au Moyen-Âge : étude de cas amiénoise », M. BÉGHIN, *Editions du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 2021, p. 7.

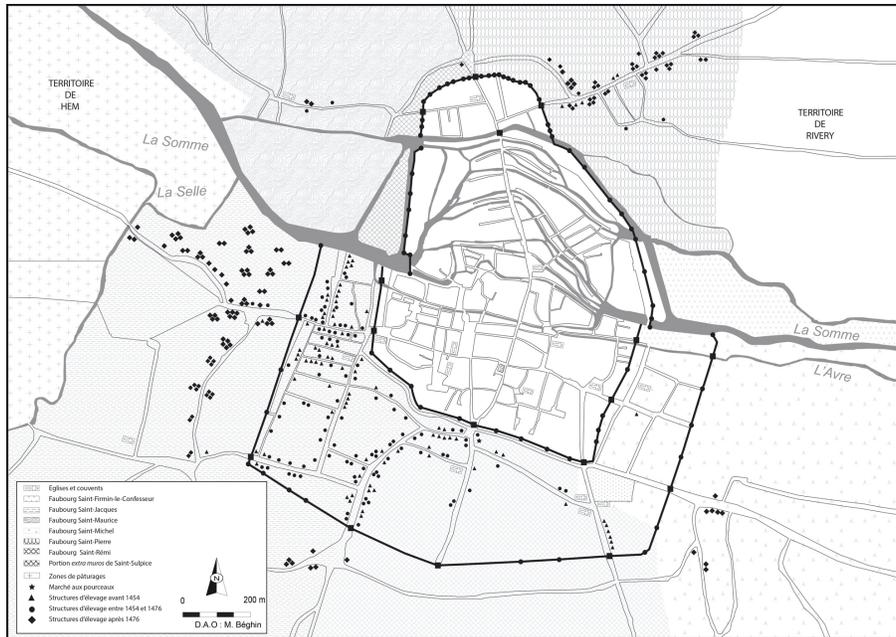


FIGURE 2 – Carte de localisation des structures d'élevage faubouriennes (1390-1520).

L'élevage porcin connaît une certaine renaissance à partir du XVIII^e siècle, lorsque de nouvelles cultures et techniques d'élevage sont introduites. Le développement des laiteries dégage de nombreux déchets de production permettant de nourrir les porcs à bas coûts et de plus en plus d'élevage porcin s'installent à côté de ces sites. De plus, la popularisation de la pomme de terre représente également une nourriture porcine moins coûteuse. Enfin, les techniques d'élevage évoluent. La glandée est progressivement abandonnée et on recommande désormais une staiticité des bêtes, qui restent maintenant dans les étables. Cette nourriture plus abondante et cette sédentarité nouvelle permettent ainsi aux porcs d'engraisser plus rapidement, l'élevage porcin devient d'autant plus rentable et le nombre de porcs élevés augmente, surtout au cours du XIX^e siècle. Cependant, on ne peut pas encore réellement parler de spécialisation ou d'élevages intensifs, il s'agit toujours de polyculture ou de polyélevage. Ces deux phénomènes ne verront le jour qu'après la Seconde Guerre mondiale et l'apparition d'une injonction à la modernisation de l'entièreté de l'agriculture française.

1.2 Le processus de modernisation agricole, de l'après-guerre à nos jours

La période de la reconstruction est marquée par une volonté de modernisation de l'agriculture et marque l'entrée de celle-ci dans une logique productiviste. Cette volonté est tout d'abord gouvernementale et se traduit par la mise en place d'une planification de cette modernisation. Dès 1946, le plan Monnet, ou premier Plan de modernisation et d'équipement, est mis en place et compte parmi ses objectifs la mécanisation agricole ainsi que l'augmentation de la qualité de l'alimentation des français. En plus des programmes gouvernementaux, de nombreuses revues agricoles et vétérinaires commencent à conseiller la rationalisation de l'hygiène et de l'alimentation des bêtes pour augmenter la production, notamment grâce aux outils modernes et aux machines. Il se met alors en place une « idéologie de la rationalisation des pratiques d'élevage à travers notamment les études qualitatives et quantitatives des différents intrants alimentaires et extrants animaux

qui en découlent⁶ », idéologie portée par les ministères et industriels mais aussi, progressivement, par les éleveurs eux-mêmes. Dans la revue *Paysans*, rédigée par des agriculteurs, ces derniers expriment leur volonté de moderniser et affirment connaître « la loi du progrès qui implique une baisse du nombre de paysans⁷ » et écrirons même : « Cette loi [...] nous l'acceptons⁸ ». Les agriculteurs empruntent donc de plus en plus pour financer la mécanisation et la rationalisation de leurs élevages. En effet, alors que les plus anciens réservaient leur surplus économique pour l'épargne, les plus jeunes, qui reprennent les exploitations familiales pendant les Trente Glorieuses, empruntent pour les moderniser et augmenter la taille du cheptel. Ainsi, « les Jeunes Agriculteurs adoptent le progrès avec la conviction que le progrès technique engendre le progrès économique qui engendre le progrès social⁹ » et « la modernisation se trouve donc définie comme une force de libération ».

L'augmentation des crédits¹⁰ et des sommes empruntées s'inscrit dans un climat économique globalement favorable à ces derniers. L'État s'endette en augmentant ses dépenses financées à crédit et les banques centrales prêtent facilement et massivement de l'argent aux banques commerciales, augmentant ainsi la capacité d'investissement totale disponible sur le marché, le tout à des taux relativement bas. Le Crédit agricole, institution hybride, entre fonds privés mutualistes et crédit administratif public, voit ses agences passer de 1 000 banques agricoles à 2 000 au milieu des années 1960. Ce recours massif au crédit est encouragé et Michel Debatisse, secrétaire général de la FNSEA (Fédération Nationale des Syndicats d'Exploitants Agricoles) de 1966 à 1970 affirme : « Il faut produire beaucoup et le moins cher possible. On ne peut plus attendre un quart de siècle pour réunir, à force d'économies, un matériel moderne. Deux théories s'affrontent, absolument opposées : l'emprunt préconisé par les jeunes, l'économie, préconisée par les anciens¹¹. » L'élevage porcin des Trentes Glorieuses entre donc dans une course à la productivité, appuyée par une mécanisation croissante, financée par un crédit facilité par des dispositions étatiques.

Après avoir été l'objet de directives gouvernementales, l'injonction à la productivité est institutionnalisée à l'échelle de la nouvelle Communauté Économique Européenne par la création de la première Politique Agricole Commune (PAC), en 1962. Cette PAC introduit et impose de nouveaux standards de productivité européens, alors plus élevés que la productivité française de l'époque. Plus particulièrement, en France, la « politique de modernisation du secteur de la transformation alimentaire [fait] basculer l'essentiel de la production dans le monde de l'industrie de masse¹². » Les nouveaux standards de production vont jouer un rôle important dans l'octroi du crédit et l'avenir des exploitations françaises. En effet, le Crédit Agricole réservait désormais ses prêts aux grandes exploitations, assurant un retour sur investissement important, et donc capables de rivaliser avec les autres exploitations européennes. La PAC a donc introduit une large libéralisation des marchés agricoles, d'un système de régulation nationale des prix, on passe à une régulation européenne des prix pendant les Trentes Glorieuses, qui pousse, voire oblige les éleveurs français à augmenter leur production. Depuis 1992, la PAC ne prévoit plus de stabilité européenne des prix et le marché européen du porc devient un marché mondial. Lors de notre entretien, Fabien Leroux nous disait : « On est en

6. « Histoire des modernisation agricoles au xx^e siècle », M. LYAUTEY, L. HUMBERT et C. BONNEUIL, *Presses Universitaires de Rennes*, 2021, p. 103.

7. *Ibid*, p. 186.

8. *Ibid*.

9. *Ibid*, p. 187.

10. Les crédits agricoles représentent 5,4% des crédits en 1945 et 9,2% en 1959. *Ibid*, p. 160.

11. *Ibid*, p. 162.

12. *Ibid*, p. 167.

concurrence avec le monde entier, surtout les chinois » et qu'aujourd'hui, c'était le prix du porc chinois qui déterminait le marché mondial du porc¹³.

Afin de soutenir ce productivisme, les élevages dit *conventionnels* sont aujourd'hui totalement mécanisés. Dans la plupart des exploitations, l'alimentation des porcs se fait automatiquement, les réglages de température de l'exploitation peuvent être faits à distance et l'élevage se fait sur caillebotis, de façon à ce que les déjections puissent être récupérées automatiquement. En plus du matériel, les pratiques d'élevage ont été rationalisées. La semence des verrats est obtenue grâce à un mannequin et les truies sont inséminées artificiellement. Celles-ci sont regroupées par « bandes », c'est-à-dire en groupe de truies ayant le même stade physiologique, ce qui permet une optimisation de l'occupation des bâtiments. Ainsi, lorsqu'une bande est inséminée, une autre sera en gestation, une autre en mise-bas. En fonction des exploitations, l'éleveur peut choisir de découper son troupeau en plus ou moins de bandes, entre 8 et 4. Après l'insémination, les truies sont en gestation pendant environ 16 semaines au bout desquelles elles mettent bas dans les salles de maternité. Les porcelets sont sevrés trois semaines après et partent en engraissement dans un autre local, jusqu'à environ 6 mois, au bout desquels il partira à l'abattoir. Cinq jours après le sevrage, les truies sont inséminées à nouveau. C'est ce cycle qui est répété continuellement au sein des élevages porcins de naissance.

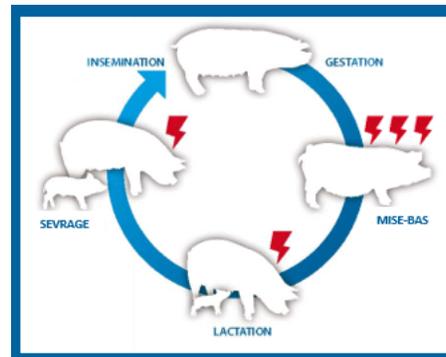


FIGURE 3 – Le cycle des truies.

	3 bandes	4 bandes	5 bandes	6 bandes	7 bandes	8 bandes
Semaine 1	Sevrage B1	Sevrage B1 ; MB - B2	Sevrage B1	Sevrage B1	Sevrage B1 ; MB - B3	Sevrage B1 ; MB - B3
Semaine 2	IA - B1	IA - B1	IA - B1	IA - B1	IA - B1	IA - B1
Semaine 3	MB - B2			MB - B3		
Semaine 4					Sevrage B2 ; MB - B4	Sevrage B2 ; MB - B4
Semaine 5			MB - B3	Sevrage B2	IA - B2	IA - B2
Semaine 6			Sevrage B2	IA - B2		
Semaine 7		Sevrage B2 ; MB - B3	IA - B2	MB - B4	Sevrage B3 ; MB - B5	Sevrage B3 ; MB - B5
Semaine 8		IA - B2			IA - B3	IA - B3
Semaine 9	Sevrage B2			Sevrage B3		
Semaine 10	IA - B2		MB - B4	IA - B3	Sevrage B4 ; MB - B6	Sevrage B4 ; MB - B6
Semaine 11	MB - B3		Sevrage B3	MB - B5	IA - B4	IA - B4
Semaine 12			IA - B3			
Semaine 13		Sevrage B3 ; MB - B4		Sevrage B4	Sevrage B5 - MB - B7	Sevrage B5 - MB - B7
Semaine 14		IA - B3		IA - B4	IA - B5	IA - B5
Semaine 15			MB - B5	MB - B6		
Semaine 16			Sevrage B4		Sevrage B6	Sevrage B6 - MB - B8
Semaine 17	Sevrage B3		IA - B4	Sevrage B5	IA - B6	IA - B6
Semaine 18	IA - B3 ; MB - B1	MB - B1	MB - B1	MB - B1 ; IA B5	MB - B1	MB - B1
Semaine 19		Sevrage B4			Sevrage B7	Sevrage B7
Semaine 20		IA - B4			IA - B7	IA - B7
Semaine 21			Sevrage B5	Sevrage B6	MB - B2	MB - B2
Semaine 22			IA - B5	IA - B6 ; MB - B2		Sevrage B8
Semaine 23			MB - B2			IA - B8

FIGURE 4 – Tableau de l'organisation des élevage en fonction du nombres de bandes. Source : Terra, nov 2018.

Grâce à ces rationalisations, la production porcine est passée de 1 888 millier de tonnes en 1960 à plus de 2 260 en 2010¹⁴. Ce chiffre n'est aujourd'hui pas près de s'arrêter de grimper. Selon Fabien Leroux, grâce

13. Dans le monde, un porc sur deux est chinois.

14. Infographie de la FAO, 3 octobre dans les années 2012.

aux progrès scientifiques et techniques, tous les dix ans, les portées augmentent d'un porcelet. En plus de permettre une augmentation massive de la production, cette mécanisation a permis à l'éleveur de se détacher de dépendances à ses salariés, qui sont devenus de moins en moins nombreux sur les exploitations. Selon Gilles Allaire, cette tendance n'est pas exclusive à l'élevage mais c'est « la société entière [qui] veut rompre avec les dépendances locales et interpersonnelles, terreau fertile pour une mécanisation de l'élevage qui va insulariser le producteur, désormais seul et indépendant soit des surproductions alimentaires de ses voisins, soit de la main d'œuvre et de l'aide du collectif¹⁵. » Cette affirmation nous a été confirmée par Sébastien Manscourt qui nous expliquait que, dans les années 1980 et même aujourd'hui, la volonté des éleveurs était de réduire au maximum le nombre d'employés sur les exploitations, ce à quoi il s'est toujours fortement opposé.

Face à ce productivisme et à la rationalisation poussée qu'il exige, certains ont commencé à questionner ce nouveau modèle, et ce dès les années 1950. En effet, la première organisation agricole biologique apparaît en 1958 avec la création du Groupement d'Agriculture de l'Ouest. Cette association visait à proposer « un répertoire de savoirs, de savoir-faire et de fermes modèles alternatives centrées sur l'entretien du humus et de la vie du sol¹⁶ ». Si l'élevage biologique n'apparaît qu'au cours des années 1990, certaines régions ont échappées à cette modernisation drastique. Ces régions sont celles où les contraintes géographiques ne permettent pas l'implantation d'équipements et machines nécessaires à une production porcine massive et mécanisée. Par exemple, au Pays basque où nous avons rencontré Michel Arrokaïn, il était pratiquement impossible d'installer de grands et longs bâtiments capables d'accueillir des centaines de bêtes, à cause du caractère vallonné et sinueux du territoire. Ces territoires restent toutefois largement minoritaires et leur « retard » de développement les a, dans un premier temps, largement défavorisés face à des régions productivistes. Au Pays Basque, le porc Kintoa était en voie de disparition jusqu'à ce que, dans les années 1990, Pierre Oteiza, éleveur, redécouvre cette race et décide de la réintroduire dans sa région d'origine dans le cadre d'un élevage extensif, en plein air. Les nouveaux éleveurs de porc basque se sont alors organisés en filière et ont milité pour l'obtention d'une Appellation d'Origine Contrôlée (AOP), en 2010. Aujourd'hui, ce recours à l'AOP est un passage presque obligatoire pour les éleveurs voulant adopter une pratique agricole extensive et sauvegarder un certain savoir-faire régional. Puisqu'elle assure une qualité supérieure de leur viande, l'appellation permet aux éleveurs extensifs de justifier un prix de vente plus élevé et ainsi, d'assurer la rentabilité de leur exploitation.

Encouragé par les pouvoirs publics, par un environnement économique favorable au crédit et à la libéralisation du marché, et par une opinion publique et agricole enthousiaste à propos de la modernisation et la mécanisation, l'élevage porcin s'est donc intensifié depuis 1945 et est entré dans une logique productiviste qu'il est aujourd'hui difficile de remettre en cause. En effet, si certaines régions semblent faire un pas de côté, l'hégémonie reste à l'élevage intensif. Cette succincte histoire d'élevage porcin nous a permis de mieux comprendre le contexte dans lequel s'inscrit l'éleveur aujourd'hui : celui d'un monde où l'injonction à la productivité prédomine. Au regard de ce contexte, il s'agit désormais de décrire le plus fidèlement possible le quotidien de l'éleveur porcin, que ce soit dans un élevage conventionnel ou dans un élevage extensif.

15. *Ibid*, p. 127.

16. *Ibid*, p. 245.

2 La condition de l'éleveur porcin moderne

Dans cette partie, nous chercherons à comprendre le métier d'éleveur porcin. Dans un premier temps, nous allons voir la complexité de ce métier. Ensuite, nous aborderons les nombreuses prescriptions qui s'appliquent à l'éleveur et comment celles-ci viennent infléchir son rapport au métier et au travail.

2.1 La polyvalence de l'éleveur porcin

Les tâches réalisées par l'éleveur porcin se révèlent très hétéroclites, F. Leroux nous disait : « J'ai 10 métiers ». De ce fait, le quotidien d'un éleveur est toujours changeant. Nos entretiens nous ont révélé qu'il n'y avait pas de journée type chez un éleveur porcin et ce, qu'il s'agisse d'un élevage conventionnel ou non. Pour F. Leroux, la journée d'un éleveur est surtout composée d'imprévus, une grande capacité d'adaptation et de réactivité est donc nécessaire. On pourrait tout-de-même diviser les tâches d'un éleveur en trois catégories : les activités liées à l'élevage, celles liées à la gestion de l'exploitation et enfin, celles liées aux démarches administratives. Les horaires de travail de l'éleveur sont conséquentes : les éleveurs interviewés nous ont tous relaté de journées commençant à 7h du matin et pouvant terminer à 20h ou 21h, selon les tâches à réaliser sur l'exploitation.

1. L'élevage

L'activité principale de l'éleveur porcin reste tout-de-même le soin et la surveillance de ses bêtes. En fonction de l'organisation de l'élevage, les tâches à réaliser ne sont pas les mêmes. Les deux éleveurs conventionnels que nous avons rencontrés, F. Leroux et S. Manscourt sont tous les deux *naisseurs-engraisseurs* : ils possèdent leurs propres truies, font naître les porcelets et les engraisent jusqu'à leur départ pour l'abattoir. De plus, les deux assurent la quasi-totalité de l'alimentation de leurs porcs, grâce à l'exploitation parallèle de grandes cultures. M. Arrochain, dont l'élevage est extensif et certifié AOP Kintoa, est seulement engraisseur. Il achète ses porcelets et sa nourriture à d'autres membres de l'AOP Kintoa ou à des entreprises partenaires de la filière.

Quelque soit l'organisation, une visite quotidienne est rendue à l'ensemble des animaux. Cette visite permet d'abord de vérifier l'alimentation des porcs. Dans le conventionnel, celle-ci est automatique et il s'agit surtout de vérifier si les bêtes s'alimentent bien. En extensif, M. Arrochain va lui-même nourrir ses animaux tous les matins. Cette visite permet également à l'éleveur de surveiller ses porcs et de s'assurer qu'ils présentent tous un comportement normal. Grâce à leur expérience, les éleveurs sont capables d'évaluer très rapidement l'état de santé d'un porc. Sébastien Manscourt nous disait que, « mécaniquement », il était capable de reconnaître un porc au comportement inquiétant. Surtout chez les éleveurs conventionnels, cette visite quotidienne se révèle indispensable. En effet, ces derniers nous ont appris que les porcs étaient des animaux extrêmement sensible, leur santé peut donc rapidement se dégrader. Les locaux étant régulièrement sanitarisés, les animaux ne disposent pas d'un système immunitaire très développé, par conséquent, une légère variation d'humidité peut perturber leur santé. Si un porc s'avère malade, l'éleveur assure un rôle vétérinaire et peut administrer lui-même des injections ou antibiotiques à l'animal. Il agit ainsi, d'abord pour des raisons économiques, mais surtout pour des raisons pratiques. S. Manscourt nous faisait remarquer que

ni lui, ni le vétérinaire n'estimait utile de se déplacer pour des opérations médicales pour lesquels l'éleveur possède les compétences. Il nous précisait par ailleurs que le vétérinaire passait contrôler les animaux tous les trois mois et qu'il pouvait lui faire appel lors d'opérations plus lourdes. En élevage extensif, les porcs Kintoa, race robuste, évoluent à l'extérieur, dans des parcs boisés. Leur condition immunitaire est donc beaucoup moins fragile, ce sont « des porcs qui ne tombent pas malades » et qui n'ont donc quasiment jamais besoin de traitement médicamenteux.

A la visite quotidienne s'ajoutent d'autres tâches, spécifiques à certaines périodes du cycle des truies ou de l'engraissement des porcs. Chez les naisseurs-engraisseurs, les truies sont organisées par bandes. F. Leroux élève 450 truies, divisées en sept bandes de 65. S. Manscourt en élève 250, réparties en 11 bandes. Placées chacune dans différentes salles de l'élevage, chaque bande est à un stade physiologique différent. Ce cycle dure 7 semaines, dont quelques jours de chaleurs, 3 mois, trois semaines et 3 jours de gestation et enfin 3 semaines de sevrage des porcelets. La première bande est placée dans la *verraterie*. Ici, l'éleveur fait passer un verrat devant les truies, dont le comportement permet de distinguer si elles sont en chaleur ou non. Les chaleurs peuvent aussi être déclenchées grâce à un stress alimentaire exercé sur la truie. L'éleveur inséminera artificiellement les truies en chaleur. La truie Kintoa est, quant-à-elle, inséminée naturellement dans la plupart des exploitations de l'AOP. Ensuite, la truie *gestante* occupe un local pendant 3 mois 3 semaine et 3 jours, au bout desquels elle est amenée en *salle de mise-bas*. Chez S. Manscourt, 12 truies accouchent par semaine, donnant ainsi naissance à 150 porcelets par semaine. Les truies restent avec leurs porcelets jusqu'à leur sevrage 3 semaines plus tard, moment où ils sont vaccinés par l'éleveur lui-même. Quelques jours après ce sevrage, le cycle recommence et elles sont inséminées à nouveau. Au sein de l'AOP Kintoa, le sevrage est plus long et dure entre 4 et 8 semaines, dans des bâtiments ayant un accès à l'extérieur. Les porcelets sevrés rejoignent les bâtiments d'engraissement pour les élevages conventionnels ou sont vendus aux engraisseurs de Kintoa, comme M. Arrochain, et amenés dans les parcs, où ils sont jusqu'à 40 porcs maximum par hectares. Les porcs conventionnels restent environ 5 mois dans ces bâtiments puis sont amenés à l'abattoir, lorsqu'ils pèsent environ 100 à 120 kg. Cette période de 5 mois peut-être variable, chaque porc ne grandit pas de la même façon et les départs à l'abattoir ne se font pas mécaniquement mais plus selon le jugement de l'éleveur. Grâce à cette organisation, S. Manscourt produit 5800 porcs par an et F. Leroux en produit 11 000 par an. Le porc extensif engraisse moins vite puisqu'il dispose de plus de place. L'AOP exige que les porcs Kintoa soient abattus à 12 mois minimum et 24 mois maximum. Les porcs pèsent alors environ le même poids que les conventionnels. M. Arrochain en produit environ 100 par an.

A l'abattoir, les éleveurs conventionnels rencontrés vendent leurs porcs et cèdent les tâches de transformation et de distribution à d'autres entreprises¹⁷. M. Arrochain récupère, quant-à-lui, ses carcasses en sortie d'abattoir¹⁸, dont il paye seulement la prestation, pour les transformer et vendre ses produits lui-même. La transformation se fait dans un laboratoire, situé sur son exploitation, dans lequel il désosse les jambons, les coupes en tranches ou en cube ou réalise des pâtés. Les produits ainsi transformés sont ensuite vendus directement par la famille Arrochain sur des marchés, dans des salons, dans leur magasin de l'exploitation, en livraison ou chez des magasins de producteurs partenaires. Les activités de vente et de contact avec le client

17. S. Manscourt vend quelques produits en vente directe, environ 5% de sa production porcine.

18. Seul l'abattoir de Saint-Jean-Pied-de-Port est agréé à abattre les porcs de la filière Kintoa.

font donc partie intégrante du métier de l'éleveur tel que le vit M. Arrochain et la plupart des éleveurs basques.

Les éleveurs sont majoritairement occupés par ces nombreuses activités, directement liées au contact animal, à la production de sa nourriture et à la transformation de sa carcasse, pour l'élevage AOP. Cependant, l'éleveur est également chef d'entreprise et doit savoir gérer cette dernière.

2. La gestion d'une entreprise

La gestion de l'exploitation comprend des missions de gestion économique, de gestion technique et de gestion des ressources humaines. L'éleveur doit donc, tout d'abord, effectuer une comptabilité entre les coûts de maintenance des bâtiments, le coût des intrants, le salaire des employés, le remboursement de prêts et les gains. Pour ce faire, l'éleveur doit se tenir au courant des variations des prix du marché ou encore anticiper les prêts qu'il devra faire afin d'améliorer ou de mettre aux normes un bâtiment. Cette gestion économique ne concerne pas la fixation des prix, qui est, elle, assurée par les coopératives et la grande distribution. Dans le cas du porc Kintoa, l'AOP fixe elle-même le prix du porc et la charte interdit la vente de porc basque à la grande surface afin de permettre une plus grande indépendance de ses éleveurs. Ensuite, l'éleveur doit définir sa politique de production. Afin d'assurer sa compétitivité, F. Leroux effectue des missions de contrôle très précises de sa production qui lui permettent de disposer de statistiques concernant le taux de reproduction, le taux de naissance de ses truies, le nombre d'heures passées sur chaque tâche ou encore la rapidité d'engraissement de ses porcs. Ces statistiques sont comparées avec la moyenne française. Leur étude permet donc à l'éleveur d'ajuster ses méthodes d'élevages. L'éleveur, surtout conventionnel, est donc obligé de garder un œil attentif à l'état du marché afin d'anticiper sa propre rentabilité. Enfin, l'éleveur doit gérer ses employés, définir les missions quotidiennes de chacun, leurs horaires, leurs salaires ou encore leurs périodes de congé. Ces missions varient en fonction de l'organisation de l'élevage. S. Manscourt s'est engagé dans un programme de réinsertion de travailleurs et a donc plus de charge de travail dans ce domaine. Au sein de sa ferme, M. Arrochain n'emploie que les membres de sa famille. La répartition des tâches se fait donc généralement de manière tacite et plus autonome.

3. La charge administrative

Enfin, la journée de l'éleveur est largement occupée par des tâches administratives. L'Etat et l'Union Européenne exigent le respect de nombreuses normes par les éleveurs. Beaucoup de documents doivent donc être tenus à jour et des analyses des bâtiments, des porcs et de leur alimentation doivent être effectués très régulièrement. S. Manscourt dépend de 4 organismes différents sur son exploitation et doit rendre des comptes à la DRAAF¹⁹, la DDPP²⁰, de la DREAL²¹ et du SRAL²². L'élevage extensif n'échappe, lui non plus, pas à cette charge administrative. Le cahier des charges de l'AOP reste strict et exige une traçabilité irréprochable des étapes de l'élevage. Ainsi, M. Arrochain doit tenir à jour plusieurs registres. L'AOP requiert des registres de Déclaration des mouvements d'animaux, d'alimentation, de parcours, de déclaration de mise

19. Direction Régionale de l'Alimentation, de l'Agriculture et de la Forêt.

20. Direction Départementale de la Protection de la Population.

21. Direction Régionale de l'Environnement, de l'Aménagement et du Logement.

22. Service Régional de l'Alimentation.

en engraissement, d'abattage, de séparation des jambons frais et de transformation des jambons. La bonne tenue de ces registres demande aux éleveurs une charge de travail non-négligeable.

Dans cette partie, nous avons exposé les tâches qui rythment la journée de l'éleveur porcin conventionnel et extensif. Ces tâches se sont complexifiées et transformées avec la mécanisation. Certaines tâches qui étaient réalisées par l'éleveur ont été accaparées par d'autres entités, certaines, qui étaient faites par le porc ont été extériorisées et automatisées. Nous avons donc choisi de représenter ces transformations grâce à deux diagrammes, un pour l'élevage conventionnel et l'autre pour l'extensif.

Ces formalismes nous permettent de constater que, dans les deux cas, l'entrée dans un monde productiviste a transformé l'activité d'élevage. Cependant, la complexification a été infiniment plus grande pour le modèle conventionnel, qui doit gérer une comptabilité plus conséquente, une gestion salariale plus complexe et des tâches administratives toujours plus prenantes. Certaines tâches administratives, anciennement réalisées par les services administratifs gouvernementaux doivent désormais être faites par les éleveurs.

Plus encore, ce dernier a été prolétarisé alors que, pour l'extensif, aucune réelle prolétarianisation n'est présente. L'éleveur conventionnel ne gère plus la vente et ses prix de ventes, l'organisation productive de son élevage est donc, *in fine*, dictée par les normes et la grande distribution. Si les normes de la filière contraignent l'éleveur extensif mais celui-ci garde une grande liberté, nous avons donc choisi de ne pas considérer cela comme de la prolétarianisation.

Ensuite, on observe une large *décapacitation* des porcs au sein d'un élevage conventionnel. La reproduction est artificialisée, ils n'évoluent plus à l'extérieur et leur système immunitaire est largement dégradé par l'aseptisation des bâtiments. Cette décapacitation entraîne un report des « tâches » du porc vers l'éleveur ou les machines.



FIGURE 5 – Légende des schémas.

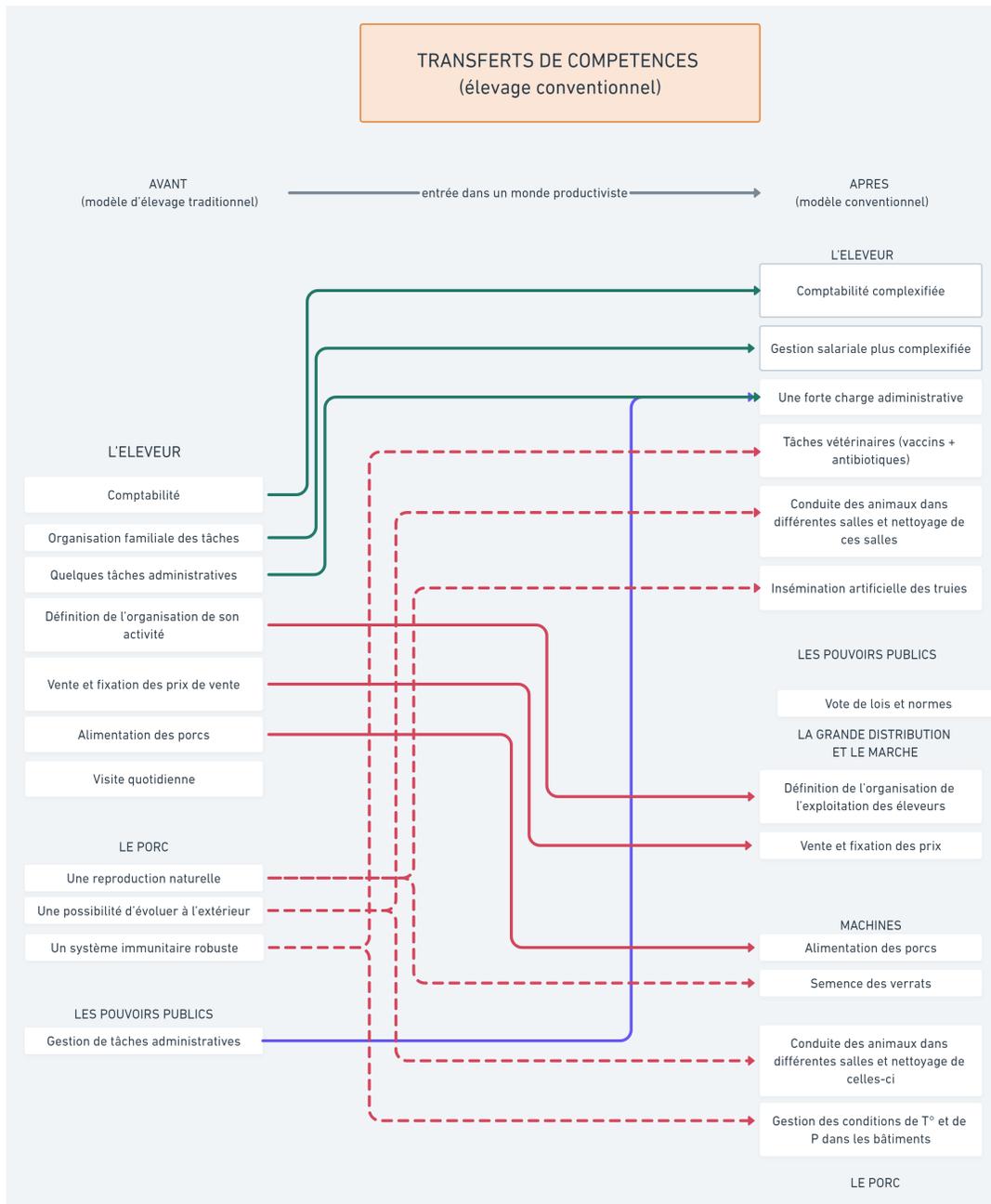


FIGURE 6 – Transferts de compétences au sein d'un élevage conventionnel.

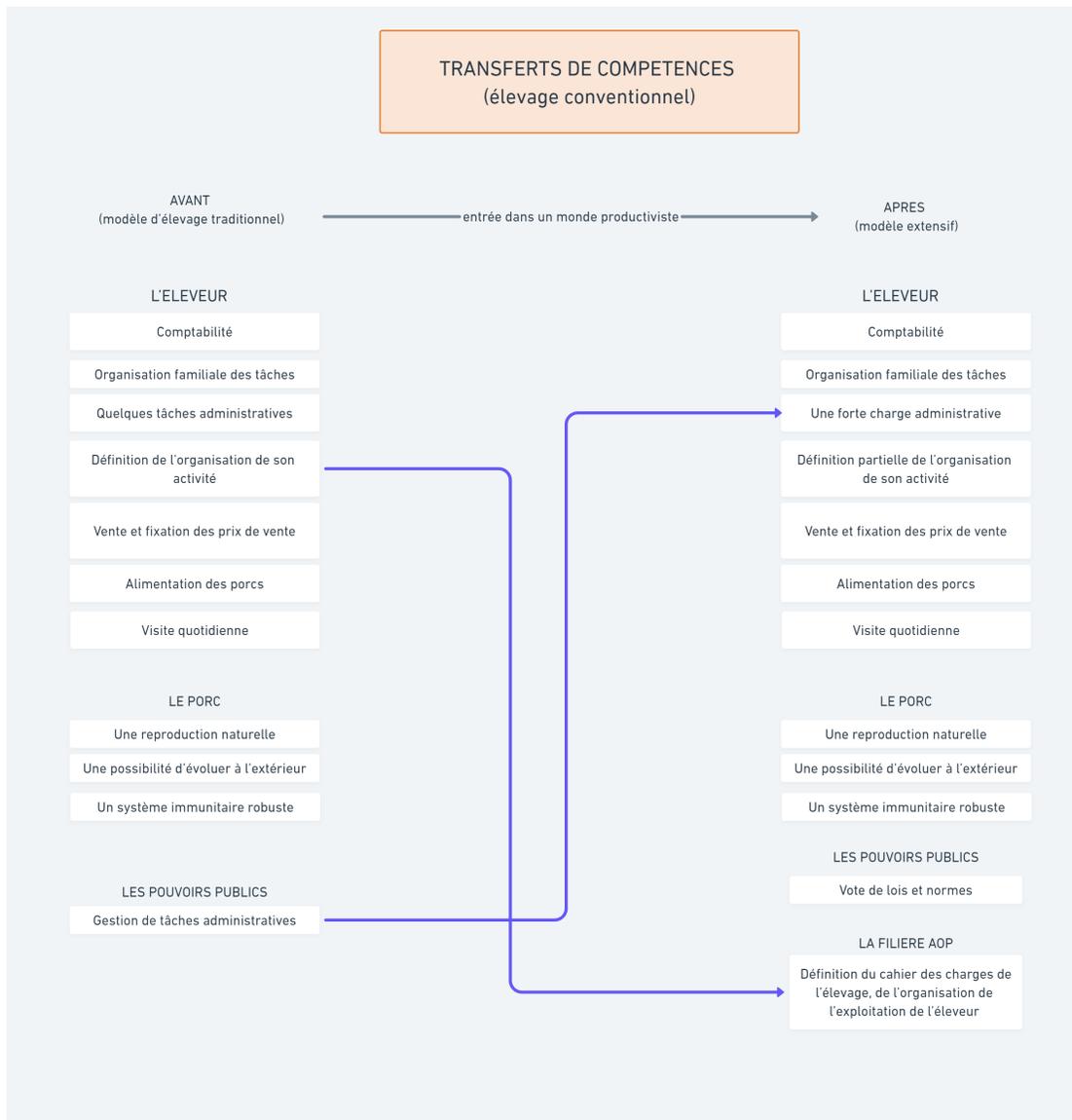


FIGURE 7 – Transferts de compétences au sein d'un élevage extensif.

2.2 Typologie et analyse des prescriptions chez les éleveurs

Ici, nous allons nous attacher à identifier et expliciter les sources de prescription chez l'éleveur porcin. Pour ce faire, nous allons nous appuyer sur le formalisme « sources de prescription », propre à PH13.

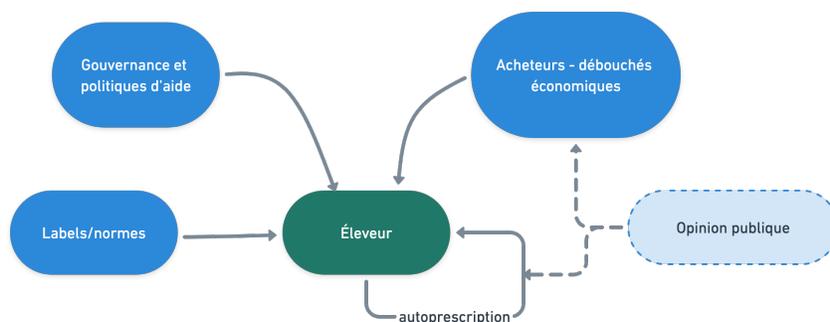


FIGURE 8 – Sources de prescriptions pour le métier d'éleveur porcin.

1. Des prescriptions économiques et gouvernementales

La plus grande prescription vécue par l'éleveur est d'ordre économique : pour survivre, une exploitation se doit d'être *rentable*, et donc rationnelle. Cette affirmation, qui peut sonner comme une évidence, vient conditionner tout le travail de l'éleveur. Elle résulte d'une auto-prescription, fondatrice de l'activité : faire *survivre* et *perdurer* l'exploitation, quitte à s'abandonner pour celle-ci.

Comme nous l'avons déjà abordé, les politiques agricoles sont aujourd'hui européennes et libérales. L'agriculture française est plongée dans un marché concurrentiel européen voire mondial. Cette gouvernance agricole vient, tout d'abord, normaliser la production européenne et les éleveurs sont mis en demeure de respecter de nombreuses normes et de consigner leur activité. En outre, pour pousser les agriculteurs à produire toujours plus, la politique agricole européenne légitime la minimisation des prix par des aides. Comme l'ont souligné Pierre Bitoun et Yves Dupont²³, les éleveurs porcins sont particulièrement précarisés d'un point de vue économique²⁴ : ils sont alors contraints d'aller dans le sens des politiques menées pour obtenir les aides²⁵. Ces dernières n'étant souvent accordés qu'aux exploitations les plus massives - 80% des aides sont versées à 20% des exploitations - les éleveurs sont sommés de produire en masse pour survivre. D'un point de vue marxiste, nous pourrions reformuler la célèbre maxime « l'ouvrier doit avoir juste assez pour vouloir vivre et ne doit vouloir vivre que pour posséder » de la sorte :

L'éleveur doit avoir juste assez pour vouloir vivre et ne doit vouloir vivre que pour produire.

23. Pierre BITOUN et Yves DUPONT, « Le sacrifice des paysans : une catastrophe sociale et anthropologique », *Éditions L'Échappée*, 2016.

24. « un éleveur porcin en Bretagne perd 6000€ par semaine ». *Ibid.*

25. Il est à noter que les éleveurs touchent peu d'aides pour leur activité porcine. Actuellement, des aides sont versées mais cette situation est exceptionnelle. Cependant, ce propos, applicable à une grande part des secteurs agricoles, concerne aussi nos éleveurs. Ils possèdent d'autres activités et reçoivent à ce titre des aides non négligeables. Ces activités pourvoyeuses d'aides sont directement liées à l'élevage (pour la nourriture par exemple).

Ces politiques libérales ne frappent pas toutes les exploitations avec la même intensité. Comme a pu nous l'expliquer Michel Arrochain, les prescriptions des politiques agricoles européennes sont certes contraignantes mais infléchissent relativement peu son travail d'éleveur, comparé aux exploitations conventionnelles. L'éleveur fait partie de la filière Kintoa, protectionniste à l'échelle de l'AOP. La filière structure et planifie toute la production de porc basque²⁶. Cette politique introduit une sécurité pour l'éleveur, lui garantissant des débouchés pérennes, à un prix jugé tout à fait convenable par ce dernier. En contrepartie, cette filière exige un travail non-négligeable du point de vue de la traçabilité. En effet, le principe d'une AOP veut que les produits soient obtenus au travers de processus très normalisés. Une preuve peut être exigée afin de garantir le respect de ces normes et l'éleveur se voit missionné de consigner toute son activité. Cependant, comme nous l'avons vu, cette prescription normative n'est pas spécifique aux AOP et les agriculteurs conventionnels se voient aussi contraints de consigner de manière très précise leur activité.

2. Les acheteurs

En ce qui concerne les acheteurs, il existe une réelle dynamique prescriptive entre ces derniers et les éleveurs. Que ce soit dans le cadre d'un élevage conventionnel ou dans le cadre d'un élevage plus traditionnel, il est nécessaire - de manière assez évidente - pour l'éleveur de vendre ses produits. Pour les élevages de F. Leroux et S. Manscourt, les GMS (grandes et moyennes surfaces - composées essentiellement de supermarchés et d'hypermarchés) possèdent un pouvoir écrasant dans la définition des prix et donc de la logique productive à adopter. En effet, la production de ces exploitations est telle qu'il est nécessaire d'écouler ces quantités via des structures adaptées, c'est à dire les GMS. Ces dernières, conscientes de cette dépendance des éleveurs à leur rencontre, se permettent d'ériger leurs volontés en véritables prescriptions, et ce malgré la loi Egalim²⁷, censée rééquilibrer ce rapport de force.

De manière un peu plus directe, Michel Arrochain, partie prenante de la filière porc Kintoa, se voit imposer ses modes de production par la filière, qui est elle aussi garante des débouchés pour sa production. La filière est alors elle aussi toute-puissante en termes prescriptifs. Cependant, les logiques prescriptives ne sont pas les mêmes : la filière cherche à garantir une très haute qualité du produit, justifiant le prix du porc Kintoa ; les GMS cherchent à abaisser au maximum les prix, pour pouvoir réaliser des marges importantes en garantissant un faible prix pour les consommateurs, maximisant la consommation et entretenant ce cercle - vertueux ou vicieux, libre au lecteur de l'interpréter. En outre, la filière possède un conseil d'administration composé d'éleveurs issus du terrain. Alors, les prescriptions apparaissent à l'éleveur comme bien plus légitimes et sensées.

3. L'opinion publique

L'opinion publique vient elle aussi influencer le métier d'éleveur. La déontologie de l'éleveur ainsi que les aspirations des acheteurs sont infléchies par celle-ci. Cependant, les habitudes de consommation fluctuent bien moins que les opinions, et ce sont bien les prix, et donc, dans un sens, les habitudes de consommation,

26. La filière gère les naissances de porcelets, qui sont fournis aux engraisseurs, abattus à l'abattoir de Saint-Jean-Pied-de-Port et ensuite vendus en vente directe grâce à des magasins et des sites agréés.

27. <https://agriculture.gouv.fr/egalim-1-ce-que-contient-la-loi-agriculture-et-alimentation>

qui déterminent la nature du travail de l'éleveur²⁸. Fabien Leroux explique sa production conventionnelle orientée productivisme en affirmant :

« *Je ne produis pas ce que les gens veulent, je produis ce que les gens achètent.* »

L'éleveur, pris dans une dépendance au sentier productiviste se voit prescrire un certain mode d'action, rentable et souvent productiviste. Sa déontologie trouve alors un terrain d'expression ténu. Bien évidemment, on observe une réelle volonté de bien agir, en ayant une production qualitative et respectueuse de l'animal. Mais la prescription originelle se fait plus forte : l'éleveur agit du mieux qu'il peut dans un contexte économique oppressant, lui laissant très peu de marge de manœuvre.

Les prescriptions qui s'imposent aux éleveurs sont donc très importantes et intenses. Plus encore, celles-ci se font impérieuses. Par la suite, nous allons voir comment cette contrainte, perçue comme outrancière, crée des résistances au colmatage de l'écart prescrit-réel, c'est à dire au *travail*, au sens de Dejours.

2.3 Quand la gouvernance se fait géôlière

« Vous savez qu'on a des exploitations à " responsabilité personnelle " dans ce pays, ce qui représente le mode de production le plus avancé, comme chacun sait... On laissait aux gars la responsabilité des emprunts pour la mise en place de l'appareil de production, c'est-à-dire les équipements, les bâtiments, et on leur laissait la responsabilité des emprunts pour la mise en place des poussins, des aliments, ou des porcelets, des médicaments, etc. Ce qui était une manière de leur faire prendre la responsabilité de la totalité des pertes en cas de pépin dans l'élevage. C'est comme cela qu'on supprime en fait le droit de grève chez les paysans, c'est évident. Si moi, actuellement, j'arrête défaire des poulets, je perds 18 millions²⁹. »

Ici apparaît une contradiction dans la condition sociale de l'éleveur. Ce dernier apparaît comme responsable de son exploitation, maître de sa barque. Cependant, cette barque se voit ballottée par tant de prescriptions, que le chemin emprunté est univoque : il doit être celui du productivisme, une perpétuelle fuite en avant dans une spirale engendrée par une pression économique démesurée. Sébastien Manscourt résume sa perception du libre-arbitre dans sa profession avec cet adage :

« *On n'est libre que de penser.* »

Les éleveurs se voient ainsi « fliqués³⁰ », contraints d'appliquer en permanence des mesures « venues d'en haut », souvent considérées comme hors-sol. Face à cette gouvernance bureaucratique, à maints égards autoritaire, l'éleveur se voit considéré comme simple exécutant de politiques agricoles planificatrices. En revanche, si l'entreprise connaît des difficultés, l'éleveur porte l'entière responsabilité de son exploitation : après tout, il avait le choix !

28. Par exemple, le mode de production bio, certes plus respectueux de l'animal, de l'environnement, largement plébiscité dans la sphère médiatique et synonyme de « bonne consommation », peine à décoller quantitativement et la production conventionnelle reste largement plus consommée. Un exemple qui illustre bien ce phénomène est la production de lait bio, dont 40% de la production trouve un débouché dans la filière conventionnelle, faute de pouvoir être vendue avec le label bio, et au prix du bio. Alessandra KIRSCH, « La filière lait bio perd l'équilibre ». *Agriculture Stratégies*. <https://www.agriculture-strategies.eu/2021/09/la-filiere-lait-bio-perd-lequilibre/>

29. Bernard LAMBERT, Françoise BOURQUELOT et Nicole MATHIEU, « Paroles de Bernard Lambert : un paysan révolutionnaire », *Strates. Matériaux pour la recherche en sciences sociales*, n°4, 1989.

30. Cette notion de flicage fait l'unanimité auprès des éleveurs interrogés.

Il convient ici de s'attarder sur la définition du travail selon Christophe Dejours. Pour lui, il s'agit avant tout de combler l'écart entre le travail prescrit et le travail réel. Ici, les prescriptions se faisant très précises et impérieuses, cette puissance d'action pour combler l'écart prescrit-réel se voit mise à mal. De manière assez paradoxale, Fabien Leroux nous affirmait qu'une journée dans un élevage porcin était faite d'imprévisible, une journée de pompier. Ces carcans apparaissent alors être une source de frustration et de stress au travail non-négligeable. Alors, à l'instar de Sébastien Manscourt, les éleveurs ont l'impression « de bosser pour qu'on nous rajoute des normes ».

Cette analyse est largement plus nuancée en ce qui concerne l'exploitation de Michel Arrochain. Tout d'abord, les prescriptions de la filière Kintoa lui apparaissent comme plus cohérentes, issues du terrain et d'une écoute approfondie des éleveurs³¹. La tâche de rapporteur qui lui incombe semble être acceptée, perçue comme logique. Cependant, des critiques bien plus acerbes ont été formulées à l'encontre des prescriptions européennes, l'éleveur basque décrivant un « fossé » entre le prescrit et la réalité de son métier. Ce dernier, du fait de sa liberté économique et de la sérénité offerte par le système de la filière Kintoa, affirme vivre son métier d'éleveur de la manière dont il l'entend, au sein d'un univers à échelle humaine, dans une démarche qualitative et respectant un mode d'élevage traditionnel. Contrairement aux prescriptions européennes, constamment dans la répression³², la filière AOP est perçue comme œuvrant *pour* les éleveurs.

2.4 L'aporie de l'élevage conventionnel

Au fil de nos analyses, une tension systémique du métier d'éleveur porcin conventionnel nous a frappée : l'éleveur est pris entre besoin de stabilité économique et une insertion dans un marché mondial libéral et financiarisé, intrinsèquement fluctuant. Comme F. Leroux nous l'a bien spécifié, l'agriculture modernisée, par les capitaux nécessaires à son fonctionnement et sa très forte mécanisation, est largement assimilable à un secteur d'industrie lourde. Dès lors, pour qu'un éleveur puisse faire exister ce mode agricole à son compte, un endettement est nécessaire et est largement encouragé par les politiques de modernisation agricole.

Cet endettement vient créer une forte inertie dans l'activité car il nécessite des revenus constants, pour pourvoir à son remboursement. Pour assumer le poids financier colossal de son exploitation, une production importante s'impose, afin de générer suffisamment de revenus : « Si demain je produis moins avec les charges que j'ai, je risque de disparaître », nous affirmait Fabien Leroux. Afin d'assurer cette stabilité, il a été nécessaire de s'émanciper des fluctuations naturelles : on élève alors des porcs standardisés et l'élevage se réalise hors-sol³³.

Parallèlement à ce besoin de stabilité, les politiques agricoles de modernisation plongent l'agriculture française dans un univers concurrentiel, à échelle européenne voire mondiale³⁴. L'univers économique est

31. Il est à noter que le nombre restreint d'éleveurs rend bien plus évident la mise en place de mesures consensuelles.

32. Ici, ce sont les propos de monsieur Manscourt qui sont rapportés.

33. On observe cette recherche d'émancipation des contraintes naturelles dans tous les secteurs agricoles, afin de stabiliser et d'intensifier la production.

34. Nous pourrions affirmer grossièrement qu'un porc sur deux est chinois. La Chine infléchit donc largement les prix du marché mondial du porc, par sa production démentielle mais aussi par sa consommation très importante de porc. Cependant, l'économie chinoise est sujette à des politiques planificatrices, que le gouvernement chinois veille à garder illisibles et opaques. Alors, les éleveurs de porcs se trouvent ballottés par des politiques étrangères imprévisibles.

financiarisé, et les prix, fixés de manière spéculative, sont particulièrement fluctuants, sans cesse tirés vers le bas par les acheteurs. Cette mondialisation du marché du porc n'est pas sans conséquences sur les éleveurs. Ces derniers se voient largement impactés mais impuissants face à des événements dépassant de très loin leur champ d'action. Contraints à l'attentisme, les éleveurs se voient précarisés, sans savoir de quoi demain sera fait.

Les risques sanitaires font eux aussi fluctuer le prix du porc. L'épidémie de fièvre porcine qui sévit en Chine depuis 2018 a dans un premier temps eu des conséquences bénéfiques pour les éleveurs français et européens, voyant les prix grimper pour satisfaire la demande chinoise. Cependant, la menace de cette même maladie extrêmement contagieuse plane sur les élevages français, des cas étant recensés en Europe de l'Est depuis 2018 et en Allemagne depuis 2020. L'intrusion de cette maladie est synonyme de hantise pour les éleveurs français, car elle entraînerait une chute drastique des prix³⁵.

De plus, ces revenus sont également déterminés par le prix des céréales. Le conflit qui oppose la Russie et l'Ukraine depuis le 24 février 2022 est venu largement perturber le quotidien des éleveurs porcins. En effet, l'Ukraine fournit 47% de son maïs à l'Union européenne et les deux belligérants sont d'importants exportateurs de blé. Plus largement, ces deux pays sont deux greniers à céréales mondiaux. Sans tarir les stocks mondiaux, c'est bien la spéculation issue de la funeste nouvelle qui a fait s'envoler les prix. Alors, les éleveurs porcins n'auto-produisant pas leurs céréales se voient au pied du mur³⁶. Malgré sa grande part d'auto-production, Fabien Leroux achète du maïs. Le prix de ce céréale a augmenté de 95% au lendemain de l'invasion russe.

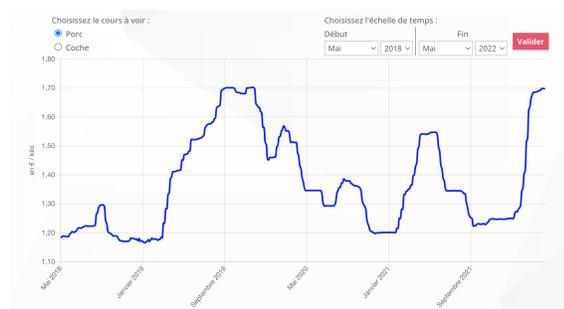


FIGURE 9 – Cours du porc breton.

Le cours du porc breton, servant de référence à la France entière, illustre bien cette situation. Pris dans ces eaux tumultueuses, les éleveurs porcins se voient impuissants, mais restent *responsables* de leur exploitation. La chute du prix du porc ne change en rien leur endettement, et les créanciers ne manquent jamais de le rappeler, « l'argent n'a pas de sentiments », nous affirmait Michel Arrochain. Loin de la stabilité recherchée, nécessaire à une industrie lourde, les éleveurs et agriculteurs se voient érigés en fusibles d'une modernisation financiarisée de l'agriculture, savamment orchestrée depuis l'après-guerre et les politiques du commissariat général du Plan.

Cette tension affecte largement les éleveurs, la menace de ne pas pouvoir rembourser plane et angoisse. F. Leroux affirme : « il y a des nuits où je me demande si je vais pouvoir rembourser ». Pour lui, dans un contexte économique aussi tendu, « de mauvais choix économiques ne pardonnent pas ». Cette situation connaît des conséquences dramatiques, et les risques psychosociaux du métier d'éleveur, souvent négligés, se

35. La Fièvre porcine africaine (D. Poilvet. « La Fièvre porcine africaine (FPA ou PPA) en Bretagne pourrait coûter très cher ». *Réussir Porc*, 2022.

36. Mathilde LE BOULCH, « La guerre en Ukraine déstabilise le marché des grains », *Réussir porc*, 2022.

font dévastateurs. Des témoignages, frappants, glaçants, sur la situation des éleveurs abondent. En Bretagne, première région agricole française, on compte un suicide d'agriculteur tous les quinze jours, à l'échelle nationale, de tels évènements dramatiques sont quotidiens. Au cours de notre premier entretien, Fabien Leroux affirmait que ce qu'il manquait au métier d'éleveur, c'est la *sérénité* et la *confiance*. On peut lire dans les colonnes de *la Croix* ce témoignage, on ne peut plus clair :

« *L'agriculture, c'est le pays où l'on meurt trois fois : moralement, économiquement, et physiquement*³⁷. »

37. Raphaël BALDOS, « Le suicide, un fléau pour le monde agricole », *La Croix*, 2015.

3 Le productivisme : vecteur d'une frénésie réificatrice

Comme nous avons pu le voir tout au long de ce rapport, l'insertion dans un schéma productiviste conditionne largement la nature du métier d'éleveur porcin. Ici, nous allons étudier comment, de manière assez paradoxale, réification et fibre animale cohabitent dans ce métier.

3.1 Quelle place pour la sensibilité dans le métier d'éleveur ?

« Les éleveurs [...] ont gardé un lien d'ordre affectif envers les animaux et ce lien est considéré par eux comme partie prenante de leur travail et comme élément constitutif de leur métier³⁸. »

Entre autres, Michèle Salmona³⁹ et Jocelyne Porcher⁴⁰ ont mis en avant le lien affectif immanent au rapport homme/animal dans l'élevage. Cependant, cette dimension affective connaît un terrain d'expression assez faible dans l'élevage conventionnel moderne. En effet, le productivisme entraîne une cadence ainsi qu'une quantité telle qu'il n'y a plus de place pour le travail non-rémunéré qu'est l'affectivité. Jocelyne Porcher défend ainsi la thèse que « l'affectivité fait partie du travail en élevage, et que les éleveurs suivraient la raison de leurs émotions si l'organisation du travail ne réprimait pas la part affective et n'empêchait pas l'expression des comportements libres⁴¹ ».

Comme nous l'avons vu, le métier d'éleveur porcin s'industrialise de manière très rapide au cours du XX^e siècle et, dans une certaine mesure, à marche forcée. La rationalisation du métier qui advient de manière concomitante à son industrialisation entraîne une transformation du rapport à l'animal. On voit émerger un rapport très analytique et rationnel à l'animal. Comme l'écrit Georges Rose : « Aujourd'hui, l'attention est concentrée sur quelques points précis, on analyse, on ne regarde plus⁴². »

Pris dans une logique productiviste, les éleveurs perçoivent à bien des égards l'animal comme un produit, une machine à jambon dans laquelle on fait entrer x kilos de soupe alimentaire et de laquelle il ressort x kilos de viande. Et cette machine possède un coût, il faut alors la *rentabiliser*, l'éleveur ne pouvant se permettre d'avoir des fuites économiques au sein de son exploitation.

Dans le même temps, S. Manscourt et F. Leroux s'accordent sur le fait que le porc est un animal *vivant*, et les deux éleveurs témoignent le plus grand respect pour leur bêtes. Comme l'affirme Michèle Salmona, les sentiments sont nécessaires dans le travail du vivant : « quand l'éleveur ne s'identifie en rien à l'animal [...], un certain nombre de perceptions lui font défaut⁴³ ». S. Manscourt nous fait en effet part de sa « fibre



38. Jocelyne PORCHER, « L'élevage, un partage de sens entre hommes et animaux : intersubjectivité des relations entre éleveurs et animaux dans le travail. Thèse pour le doctorat de l'Institut national agronomique Paris-Grignon sous la direction de Joseph Bonnemaire, soutenue le 7 septembre 2001 à l'Institut national agronomique devant un jury composé de Joseph Bonnemaire, Jacques Bougler, Robert Dantzer (rapporteur), Christophe Dejourné (rapporteur), Vinciane Despret, Michèle Salmona et Jean-Pierre Tillon, mention très honorable avec les félicitations du jury. » In : *Ruralia. Sciences sociales et mondes ruraux contemporains* 09 (2001), p.4.

39. Michèle SALMONA, « Les Paysans français : le travail, les métiers, la transmission des savoirs ». In : *Les paysans français* (1985)

40. Jocelyne PORCHER, *op.cit.*

41. Jocelyne PORCHER, *op.cit.*, p.2.

42. Georges ROSE, « Écologie et tradition : influences cosmiques dans l'agriculture et les traditions populaires : le calendrier annuel, le cycle des 12 jours, la lune » *Maison neuve & Larose*, 1981.

43. Michèle SALMONA, *op.cit.*, p. 75.

animale », grâce à laquelle il arrive à percevoir les besoins de ses bêtes. Les éleveurs affirment aussi que les porcs ne sont « ni des calculatrices ni des boulons ». De même, voir partir les porcs élevés au prix de nombreux efforts à l'abattoir relève du désagréable pour eux.

On voit donc que deux perceptions très distinctes cohabitent chez les éleveurs productivistes interviewés. D'un côté, on décèle une certaine affectivité, de l'autre, le porc, pris dans un système productiviste, est transformé en produit standardisé, réifié. Comme l'affirme Jocelyne Porcher :

« *L'exploitation industrielle des animaux a réprimé le lien au profit du bien et du premier des biens dans notre société, l'argent*⁴⁴ ».

Michel Arrochain décrivait une relation bien moins aseptisée avec ses porcs. Comme son homologue Ramuntxo Arrizcorreta⁴⁵, qui affirme gratter ses cochons quand il passe à côté, M. Arrochain distribue des caresses à ses animaux. Le vocabulaire pour décrire l'animal est lui aussi bien plus chaleureux : le porc est décrit comme un animal très calme, avec lequel il est agréable de travailler. Il est aussi à noter que les porcs Pie Noir étant une race très rustique évoluant en extérieur, les soins vétérinaires à dispenser sont peu nombreux. En outre, M. Arrochain n'est pas un naisseur, la dimension démiurgique de son métier est donc plus faible.

Il semblerait donc que le degré d'insertion dans un schéma productiviste conditionne largement le rapport à l'animal. Comme l'affirme Jocelyne Porcher, l'importance de « l'organisation du travail » dans la répression de la « raison de leurs émotions » semble donc prépondérante.

3.2 Le métier d'éleveur, fruit d'un arraisonnement du vivant

Afin de pallier le caractère fluctuant du vivant, incompatible avec la rationalité productiviste, on observe une tendance à la réification de ce dernier. Ainsi, comme vu précédemment, on va chercher à s'émanciper des contraintes naturelles pour contrôler au maximum la production, afin de pouvoir l'intensifier autant que faire se peut. De même, l'humain n'échappe pas à la rationalisation croissante du vivant à mesure que l'on cherche à s'insérer dans un schéma productiviste.

Comme nous l'a confirmé Sébastien Manscourt, les politiques de modernisation agricole cherchent largement à équiper les éleveurs/agriculteurs de machines afin d'augmenter la productivité par travailleur, mais aussi afin d'insérer l'économie paysanne dans une économie capitaliste. Au cours d'une réunion de la Commission du machinisme agricole du Conseil supérieur de l'agriculture, consignée aux Archives nationales, le discours suivant est prononcé : « Or si on équipe cette catégorie d'exploitations [les exploitations familiales] et si, en particulier, on l'intègre fortement dans la vie économique générale par l'introduction du tracteur, l'exploitant familial va être amené à compter⁴⁶. »

Pour moderniser l'agriculture, l'optimisation des ressources humaines - le terme est édifiant - va alors être nécessaire. L'humain se doit d'être rentable et rentabilisé, donc productif. On équipe le travailleur du tracteur, symbole d'une agriculture moderne, où l'agriculteur se trouve esseulé au milieu de son champ. En outre, on observe aujourd'hui une organisation scientifique du travail concrétisée dans des exploitations

44. Jocelyne PORCHER, *op.cit.*, p. 5.

45. Filière d'excellence : le porc basque Kintoa.

<https://www.youtube.com/watch?v=dUzNB7sVqsM>

46. Pierre BITOUN et Yves DUPONT, *op.cit.*, p. 165.

agricoles. Fabien Leroux nous faisait part de l'audit ci-contre, réalisé sur sa propre exploitation, avec pour visée l'optimisation des tâches et du personnel employé. En effet, dans la situation économique qu'est celle des éleveurs modernes, aucune économie n'est superflue, l'humain ne peut être source de fuites économiques. On applique alors un management *lean* à l'exploitation : on formalise, rationalise le travail humain pour en tirer les plus grands profits - ou les moins grandes pertes.

NAISSAGE		Mois élevage	13 SUP	Moyenne France	Moyenne TOPIQS	Ecart en % (Mois présente)	Ecart en h/m (Mois présente)	Ecart en €/h/m (Mois présente)	Gain €/h/m
TEMPS PAR TRUIE PRESENTE		7.82	7.43	11.5	7.86	0.39	211	0.91	-3 686
Maternité		3.35	4.14	6.53	3.57	-0.73	-421	-1.61	7 155
Premiers soins	20	8	15	19.04	0.41	218	0.53	-3 696	
Surveillance MB	20	14	43	27.34	0.42	222	0.85	-3 781	
Castrations	27	72	50	43.12	0.03	16	0.06	-278	
Hermes (opération)	7								
Alim. Polt et rac. Stules	15				19.55	-0.57	-305	-1.17	5 182
Préparation maternités (napht. lampes...)	7				7.07	0.19	104	0.40	-1 770
Surveillance alimentation	0.45	1.22	2.17	1.15	-0.77	-410	-1.57	6 971	
Divers mater	7				17.57	-0.30	-266	-1.02	4 520
Reproduction		2.39	2.3	3.48	1.98	0.99	48	0.18	-813
Détection des chaleurs	11	20	11	28.35	0.12	66	0.25	-1 119	
Nombre d'IA par heure	15	34	20	19.00	0.31	164	0.63	-2 783	
PAF (Prélèvement à la ferme)	0.29				0.38	-0.09	-50	-0.19	849
Racéage	0.32				0.60	-0.28	-152	-0.58	2 577
Préparation des cochettes	0.00								
Echographies	0.02								
Surveillance alimentation VG	0.49	0.54	1.39	0.06	-0.04	-21	-0.08	357	
Surveillance alimentation Qua	0.10			0.94	-0.14	-75	-0.29	1 281	
Divers Repro	0.45			0.28	0.17	88	0.34	-1 992	
Transferts		0.92	0.5	0.76	0.73	0.42	226	0.87	-3 890
Quarantaine-Verraterie	50			24.75	-0.01	-1	-0.02	89	
Verraterie-Gestantes	78			35.13	-0.05	-25	-0.10	423	
Gestantes-Maternités	5	30	17	16.16	0.34	183	0.70	-3 103	
Maternités-Verraterie	13	30	17	15.11	0.09	48	0.18	-819	
Maternités-PS	107	253	143	204.50	0.05	29	0.11	-490	
Tra truses	0.11			0.12	-0.01	-5	-0.02	91	
Tra pcts	0.00								
Nettoyage / Lavages		0.68	0.43	0.73	0.62	0.43	229	0.88	-3 898
Quarantaine	2			5.16	-0.03	-17	-0.06	286	
Verraterie-Gestante	3	1.64	5.09	4.88	0.04	23	0.09	-395	
Maternité	20	7.28	11.81	10.20	0.42	223	0.85	-3 789	
Vaccinations		0.11			0.17	-0.05	-29	-0.11	493
Cochettes	40.00			21.98	0.00	0	0.00	-5	
Truses Mat.	44.00			42.73	0.01	5	0.02	-78	
Truses Gest	103.53			45.77	-0.02	-8	-0.03	143	
porcelet AS	0.00			279.97	-0.06	-32	-0.12	546	
GTTT Appro mater		0.19			0.14	0.05	27	0.10	-456

FIGURE 10 – Audit productif d'un élevage.

Contraints par le contexte économique que nous connaissons, nombreux sont les agriculteurs à devoir *compter, gérer et optimiser*. Alors, on voit le « *mindset lean* » gagner du terrain, comme en témoigne le livre « *Lean in Agriculture*⁴⁷ ». Cet ouvrage décrit « clairement comment les techniques d'amélioration développées à l'origine pour les usines peuvent donner les mêmes résultats puissants dans les exploitations agricoles⁴⁸ ».

Cependant, on constate des résistances à cette approche ultra rationaliste dans le monde agricole. L'humain, certes perçu comme une ressource à rentabiliser, reste largement respecté et sacralisé. Par exemple, S. Manscourt a pris le contre-pied de cette austérité managériale en prenant part à un projet de réinsertion sociale : nombreux sont ceux à travailler sur son exploitation. L'éleveur axonais cherche donc à penser le poids social de son activité. Michel Arrokan, dans sa ferme familiale et ayant reçu le renfort de ses deux filles depuis peu, arrive à adopter un rythme de travail où il est relativement maître de ses horaires, sans se sentir contraint d'optimiser toutes les ressources humaines dont il dispose. En outre, la présence des aînés sur l'exploitation de monsieur Leroux est acceptée, malgré une certaine « contre-productivité ». La dimension

47. Vibeke Fladkjær NIELSEN et Susanne PEJSTRUP. « *Lean in Agriculture : Create More Value with Less Work on the Farm* », *Productivity Press*, 2018.

48. *Ibid.*

humaine du travail n'est alors pas totalement oblitérée. On observe aussi le respect pour l'humain au travers de la distance immense que prennent les éleveurs avec leurs animaux. En effet, il serait inimaginable d'appliquer aux humains les traitements réservés aux animaux. Le propos défendu ici ne relève pas de l'antispécisme, cependant, il nous est apparu flagrant que les éleveurs veillaient à dissocier au maximum la condition animale de la condition humaine : les porcs sont des animaux respectés, mais qui ne sont absolument pas nos égaux, qu'il ne faut pas humaniser à outrance.

Le propos ici présent ne se veut pas à charge des agriculteurs. Cette rationalisation du vivant apparaît comme nécessaire, notamment dans une logique de *protection* à l'égard des risques psychosociaux (RPS). Tout d'abord, comme le montre le très frappant film « Cochon qui s'en dédit ⁴⁹ », l'immersion totale dans un univers d'élevage productiviste peut avoir des conséquences dévastatrices sur l'homme. Dans ce film, on suit un éleveur breton, lutant avec la mort, l'excrémentiel, le bruit, les dettes, le déclassement social. Au contact de cette dimension avilissante, l'éleveur est pris dans la tourmente et subit de nombreux troubles dûs au travail. Michèle Salmona avance que l'éleveur, intensifiant son exploitation mais ne prenant pas de distance avec l'abject devient un « démiurge souillé ».

« *L'excrémentiel, la pourriture, l'abject, la lutte avec la mort n'ont pas disparu avec la modernisation, ils se sont amplifiés, exaspérés. [...] L'éleveur devient un démiurge souillé, machinisé* ⁵⁰. »

Comme nous l'ont affirmé les deux éleveurs conventionnels, il est nécessaire de prendre de la distance avec cette réalité souillante. Les caillebotis permettent de s'éloigner de l'excrémentiel, l'animal est rationalisé, le contact de la mort l'est alors aussi. Il en va de même pour ce qui est de l'insémination des truies. Dans un système d'élevage en cours d'intensification, la saillie était encore naturelle ⁵¹ et la massification de ces opérations peut créer des troubles chez l'éleveur. Alors, Maxime, mis en scène dans « Cochon qui s'en dédit » s'exclame : « Des fois je sais plus si c'est moi ou le verrat qui baise la truie ⁵² ! » L'insémination artificielle permet aux éleveurs de prendre de la distance avec ces pratiques vectrices de RPS.

La productivité, comme une fatalité, s'impose, et l'éleveur doit composer avec cette dimension du travail. Là où, dans les années 1960, le concept de productivité était totalement étranger aux éleveurs béarnais ⁵³, il s'immisce aujourd'hui dans tous les esprits. Sûrement dans une logique de résilience et d'adaptabilité, on voit les éleveurs trouver une satisfaction importante dans l'optimisation et l'augmentation de la production. Fabien Leroux nous affirme : « aujourd'hui, j'ai envie de faire mieux, de booster mes gars, d'améliorer mes résultats ». Pour s'insérer dans ce schéma productiviste sans se brûler les ailes, on voit les éleveurs révolutionner leur rapport à l'animal et leurs sources de satisfaction s'ancrent directement dans leur rapport au productivisme.

Pour rendre compatible un productivisme forcené et un travail du vivant, l'*arraisonement* de ce dernier apparaît nécessaire. À la manière du Rhin de Heidegger, l'animal, auquel on prêtait autrefois des valeurs sacrées, affectives, devient un « objet pour lequel on passe une commande ⁵⁴ » : on le réifie pour se protéger

49. <https://vimeo.com/511607328>

50. Michèle SALMONA, *op.cit.*, p. 39.

51. Elle l'est en réalité très partiellement car l'éleveur aide le verrat pour la saillie.

52. Cette analyse, pouvant paraître extrême, est corroborée par les travaux de Michèle Salmona.

53. Michèle SALMONA, *op.cit.*

54. Martin HEIDEGGER, « Essais et conférences. La question de la technique », *Paris. Ed. Gallimard*, 1958.

dans le processus d'intensification. Au travers de ce prisme de protection face aux RPS, on comprend le gouffre perceptif entre le profane, l'animal, et le sacré, l'humain.

Conclusion

Informés par cette enquête, nous avons voulu lui apporter une conclusion en plusieurs parties. Tout d'abord, nous avons souhaité récapituler les promesses du métier d'éleveur porcin grâce à l'outil *fonctions du travailler*. Ensuite, nous ferons part d'une conclusion globale de notre enquête et de ce qu'elle nous a appris. Enfin, nous ouvrirons sur une réflexion qui nous tenait à coeur, plus politique, à propos de l'inaction gouvernementale face aux risques psycho-sociaux présents dans le milieu de l'élevage, et plus généralement, de l'agriculture.

Les promesses et fonctions du métier d'éleveur

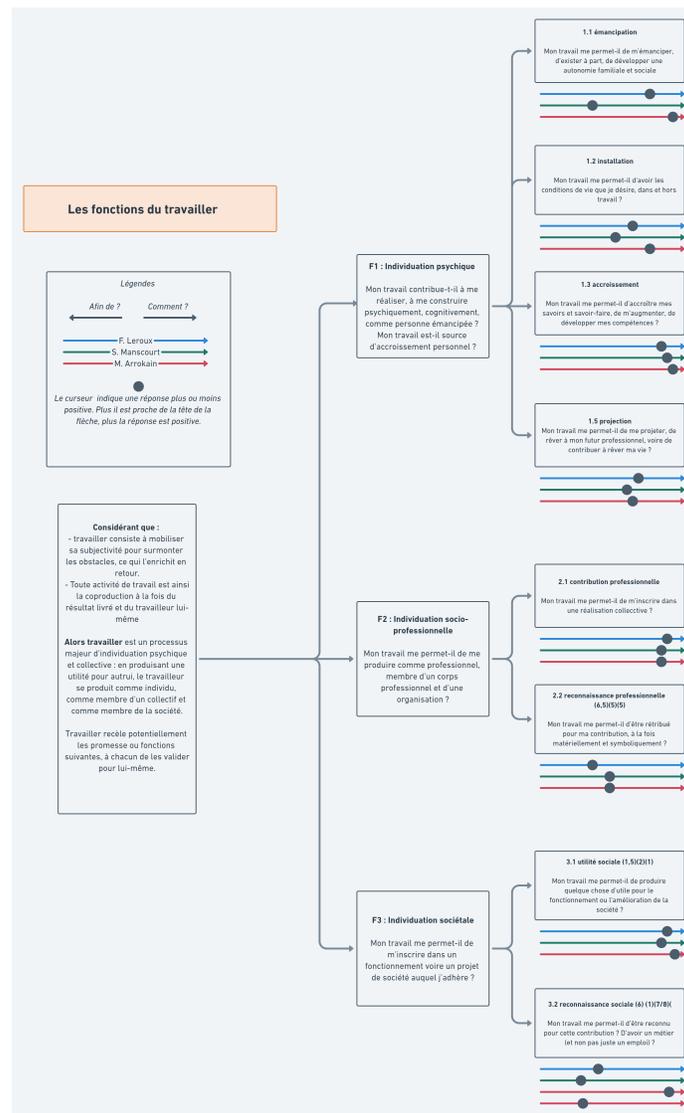


FIGURE 11 – Les fonctions du travailler.

Ce schéma nous permet de réaliser une synthèse de notre enquête. Le métier d'éleveur porcin présente une certaine ambivalence. D'un côté, il propose de belles promesses : les éleveurs nous ont tous fait part d'un métier leur permettant d'accroître leurs compétences, qui les pousse à se dépasser et qui leur donne le sentiment d'être utiles au sein de leur collectif de travail ainsi qu'au sein de la société dans sa globalité. Cependant, beaucoup d'autres aspects du métier semblent mitigés voire complètement dégradés, surtout chez les éleveurs conventionnels. Les prescriptions trop restrictives compromettent leur autonomie et les conditions de vie qu'ils souhaiteraient avoir. Ce sentiment est partagé, dans une moindre mesure, par M. Arrochain. Les conditions privilégiées imposées par la filière lui permettent de se sentir plus autonome et d'estimer se rapprocher plus ou moins de ses conditions de vie idéales. La perception de l'avenir des trois éleveurs s'avère quant-à-elle assez similaire. Si les trois espèrent une sauvegarde du modèle d'élevage familial, l'avenir de celui-ci leur semble plutôt aller vers des exploitations toujours plus grandes, gérées par des grandes firmes agro-industrielles. L'éleveur, autonome et indépendant ne semble ainsi plus vraiment avoir sa place dans l'avenir du métier. De plus, la reconnaissance sociétale offerte aux éleveurs ne leur apparaît pas non plus satisfaisante. Les éleveurs conventionnels déplorent l'invisibilisation de leur métier. Pour M. Arrochain, la situation est assez duale. Les clients récurrents, soucieux de la qualité de leur viande et du savoir-faire qu'elle implique montrent une réelle reconnaissance, un lien se crée avec l'éleveur. Cependant, celui-ci déplore aussi l'attitude de beaucoup de consommateurs, qui ne cherchent absolument pas la qualité dans leurs achats. Au niveau des politiques, M. Arrochain reconnaît une même dualité. Les élus locaux se montrent soucieux du travail de leurs éleveurs alors que les échelons plus haut se montrent quelque peu indifférents. Les éleveurs interrogés déplorent donc la déliquescence du tissu social au sein de leur métier, tant au niveau de la reconnaissance sociale qu'au niveau de la gouvernance agricole : « La réciprocité des solidarités communales a cédé la place à une dépendance totale vis-à-vis de la Bourse et de la Commission européenne⁵⁵. » Ce diagramme montrant la satisfaction des fonctions du travailler pour le métier d'éleveur porcin nous peint donc le tableau d'un métier aux promesses fortes, mais qui sont aujourd'hui compromises par un système imposant de larges contraintes et peu de reconnaissance, que ce soit matérielle ou symbolique.

Propos conclusif global

Au cours de cette enquête, nous avons pu comprendre que le projet politique de modernisation agricole d'après-guerre a totalement bouleversé le métier d'éleveur porcin, et plus largement, le monde rural dans son entièreté. Une refonte de la fonction d'éleveur s'est effectuée. Celui-ci est amené à *compter, gérer, optimiser*, dans l'optique de *produire*, mot d'ordre de l'époque. Pour soutenir cette transformation, brutale à maints égards, les politiques européennes et nationales mécanisent les exploitations, plongent définitivement l'agriculture dans un marché libéral, concurrentiel et transnational.

Cependant, des résistances à cette grande mue persistent. Des modèles alternatifs à celui du productivisme insatiable prennent place et subsistent aujourd'hui. Certes cantonné à une consommation de luxe, ce mode de production, incarné dans cette étude par la filière Kintoa et Michel Arrochain, semble conférer à l'éleveur une souveraineté et une sérénité bien supérieure à l'élevage conventionnel.

Cette sérénité et cette puissance d'action⁵⁶ donnent à l'éleveur extensif la possibilité de *travailler*,

55. MINGUELY, Robin, « Les agriculteurs ne sont plus des paysans mais des prolétaires », 2020.

56. Au sens aristotélicien du terme.

c'est-à-dire de combler l'écart prescrit-réel, de manière bien plus aisée. À l'inverse, pris dans des carcans économiques et normatifs, nombre d'éleveurs intensifs se sentent « fliqués » par des institutions perçues comme hors-sol. Uniquement libre de penser et réduit à un exécutant de politiques agricoles, l'éleveur connaît des difficultés à travailler comme bon lui semble.

L'accroissement du contact à l'abject qui accompagne le processus d'intensification de la production entraîne aussi un arraisonement du vivant. Une distance avec celui-ci, indispensable pour se protéger des risques psychosociaux, advient. Le vivant est rationalisé, optimisé, rentabilisé, il est transformé en « objet pour lequel on passe une commande ».

L'insertion dans un schéma productiviste vient claquemurer l'éleveur dans une trajectoire univoque : la fuite en avant. Contraint par une gouvernance nullement accommodante, pris à la gorge économiquement, l'éleveur possède une forte dépendance au sentier productiviste. Le rapport au travail et son bon accomplissement se voient entravés⁵⁷, le vivant arraisoné et l'éleveur, tenu responsable d'une barque ballottée par des forces incontrôlables.

Les risques psychosociaux chez les éleveurs : des politiques agricoles frappées de cécité

Le sujet des risques psychosociaux chez l'éleveur et leur prise en compte politique est un sujet qui nous tient particulièrement à cœur. Ici, nous allons donc nous attacher à faire une analyse critique d'une situation qui nous apparaît dramatique. Ce propos dépasse légèrement l'objet de notre mémoire, cependant, il permet de cerner plus en profondeur la situation sociale des éleveur, et plus largement, des agriculteurs.

Comme nous l'avons déjà abordé dans l'introduction de ce projet, la situation des éleveurs et agriculteurs en France apparaît comme dramatique. Dans cette UV, nous apprenons à voir le travail. Au cours de cette enquête, ce qui s'est présenté sous nos yeux, c'est un métier millénaire, indispensable, aux promesses magnifiques, qui s'est trouvé détruit, avec des hommes et des femmes relégués au rang de chair à canon d'une modernisation productiviste. Le suicide chez les agriculteurs est un sujet régulièrement abordé et qui s'est installé durablement dans le paysage socio-économique des pays industrialisés. Le fait que, depuis les années 1960, les agriculteurs culminent « en haut de la hiérarchie des taux de suicide par catégorie socio-professionnelle » semble être devenu socialement acceptable, presque considéré comme le prix à payer pour faire perdurer l'univers agro-capitaliste que nous connaissons. Ce constat effroyable nous apparaît pourtant révoltant et nous aimerions nous attarder sur les risques socioprofessionnels du métier d'éleveur porcin, le suicide chez les indépendants restant peu abordé dans la littérature de la clinique du travail.

« Les explications communément données à ce phénomène social [le suicide chez les agriculteur] se nouent autour de deux axes : les difficultés économiques liées à la faiblesse des cours des produits agricoles et l'isolement social⁵⁸. » Au cours de ce mémoire, nous avons pu aborder la dimension économique suffocante

57. Comme nous l'avons abordé, on voit une sorte de syndrome de Stockholm se développer chez les éleveurs productivistes. Pour trouver satisfaction dans leur travail, on développe un attachement aux valeurs productivistes, et l'optimisation, le référentiel productiviste détermine la satisfaction au travail.

58. Nicolas DEFFONTAINES, « Le suicide d'un éleveur bio. Quand le travail perd de son sens », *La nouvelle revue du travail*, n°18, 2021.

dans laquelle se trouvent nombre d'éleveurs porcins. Par une libéralisation du marché et une injonction incessante à la productivité, l'éleveur se voit réduit à un exécutant d'une politique agricole européenne productiviste, disposant d'un « équilibre économique ténu », tout juste libre de penser. En outre, Nicolas Deffontaines, sociologue spécialiste du suicide agricole, met en exergue deux autres facteurs de risques psychosociaux importants : la *solitude* et l'*isolement* au travail, ainsi que l'écart abyssal entre l'indépendance proposée par le statut de l'agriculteur et la réalité du métier, où l'éleveur se voit *enchaîné*. Cette « anomie » entraîne alors une perte du sens du travail « et l'absence de sens de son travail semble s'accroître à mesure que cet idéal lui semble s'éloigner⁵⁹ ». La dimension solitaire du métier d'éleveur n'a fait que s'accroître avec la mécanisation croissante du métier. La désertification qui frappe les campagnes française depuis l'après-guerre et la déliquescence du tissu social rural ne font qu'aggraver le phénomène. L'article de Nicolas Deffontaines sur lequel nous nous appuyons présentement présente une vision nuancée de la multicausalité du suicide paysan, proposant une analyse aboutie de la trajectoire dramatique d'un éleveur converti à l'agriculture biologique.

Dans les colonnes de *le Monde*, nous apprenons la « feuille de route [du gouvernement], dans l'espoir d'enrayer les suicides dans cette professions⁶⁰ ». Concrètement, cette feuille de route se repose sur trois piliers : humaniser, aller vers, prévenir et accompagner⁶¹. Pour « humaniser » le secteur, le gouvernement annonce l'ouverture dans chaque département d'un « comité dédié à la question du mal-être des agriculteurs » ainsi qu'une réhumanisation des démarches administratives, largement automatisées à l'heure actuelle. Le pilier « aller vers » se résume avec la mesure suivante : renforcer les réseaux sentinelles⁶² avec « la formation avec des professionnels et la mise à disposition d'outils (brochures, répertoires . . .) ». Enfin, pour « prévenir et accompagner », on augmente de 40% le budget dédié aux dispositifs d'accompagnement *en cas de difficultés*, on renforce « l'aide au répit⁶³ », on double le budget d'accompagnement des agriculteurs *en difficulté*, et on prolonge le « crédit d'impôt remplacement jusqu'en 2024 en cas d'*épuiement*⁶⁴ de l'agriculteur ». Et pour parfaire ce plan sans failles, on rappelle l'existence du numéro national de prévention du suicide (3114) ainsi que de la plateforme Agri'écoute. Actuellement, du fait d'une crise économique inédite pour la filière porcine qui a amené l'interprofession à prévoir 440 millions d'euros de pertes sur l'année, le gouvernement prévoit un « plan de sauvegarde » doté de 270 millions d'euros maximum⁶⁵. Il convient tout de même d'adresser une mention spéciale au projet Egalim, qui tente de rééquilibrer les rapports de forces entre GMS et producteurs, avec un succès plus ou moins flagrant. Dans un élan de bonté, Olivier Véran affirme même : « “ Quand vous ne gagnez pas votre vie, travaillez 80 heures par semaine [. . .], êtes isolé ”, il faut être encore “ plus inventifs, côté prévention ”. » Julien Denormandie continue le discours engagé en affirmant que « “ la surmortalité par suicide ” » des agriculteurs « “ nous oblige à prendre des mesures beaucoup plus fortes ” ». On apprend même dans l'article de *le Monde* que ce « tabou » - connu depuis plus d'un demi-siècle - devait attendre le « déclic » provoqué la sortie du film « Au nom de la terre ».

59. *Ibid.*

60. « Suicides chez les agriculteurs : le gouvernement lance une “ mobilisation collective ” ». *Le Monde* 2021.

61. « Une feuille de route pour prévenir le mal-être des agriculteurs ». *Gouvernement*, 2021.

62. Ces réseaux de proximité ont pour objectif de détecter, par leur intimité, les situations de détresse ou de mal-être.

63. Cette aide gracieuse « finance le remplacement jusqu'à 10 jours des exploitants en situation d'*épuiement professionnel* et le crédit d'impôt remplacement. »

64. Les italiques sont ajoutés à l'écriture du mémoire.

65. On vous laisse effectuer la soustraction suivante : 440 – 270.

Pour endiguer ce fléau, on vient faire des plans de prévention pour que les agriculteurs « veuillent vivre pour produire ». On leur accorde des aides en cas d'épuisement professionnel ou si leur exploitation coule. On crée des réseaux de proximité pour détecter et accompagner les « situations de détresse ». Déjà, la notion de prévention semble partiellement maîtrisée, ensuite, le cynisme de la situation est flagrant. Au travers de ces politiques, on sert ce discours insipide aux agriculteurs et éleveurs : « Évolues sereinement dans ce monde qui détruit les travailleurs, si tu penses au suicide, on sera là pour t'aider financièrement, psychologiquement, et tu auras même droit à 10 jours de congés, tout ça payé par l'État ! » - on a déjà vu plus ambitieux comme dispositif de prévention des risques psychosociaux⁶⁶. Bien que ces politiques semblent aller vers le mieux, nous ne pouvons nous empêcher de les considérer comme de la poudre aux yeux, tant elles ne sont en rien subversives au regard du renversement de table nécessaire à l'heure actuelle. Ces mesures ne visent qu'un adoucissement de la situation pour les agriculteurs, mais en veillant scrupuleusement à conserver le *statu quo*. Il apparaît aujourd'hui qu'il existe un besoin criant de *souveraineté*, de *sérénité* et de *sens du travail*. Cependant, comme nous l'avons vu tout au long de ce mémoire, les trajectoires empruntées, de gré ou de force, par les parties prenantes de l'agriculture moderne ne semblent aucunement aller dans ce sens.

Si on ne s'attaque pas aux fondements du délabrement de ce métier aux promesses formidables, toutes ces politiques pourraient s'avérer être des hypocrisies, des pansements (pour ne pas dire bisous magiques) sur une fracture ouverte, annoncée depuis plus d'un demi-siècle.

66. Il convient aussi de rappeler que les risques psychosociaux ne se résument pas au suicide mais que ces actes dramatiques représentent bien la partie émergée de l'*iceberg* et devraient provoquer un réel branle-bas de combat politique.

Références

- AUDOUIN-ROUZEAU, Frédérique. *Élevage et alimentation dans l'espace européen au Moyen Âge : cartographie des ossements animaux*, 1997.
- BARATAY, Eric. « Porc des bois.. cochon de ferme... porc d'usine, l'évolution d'une vie, XVIIIe-XXIe siècles ». *L'Archéo thema : revue d'archéologie et d'histoire*, n° 11 (2011) : 72-77.
- BÉGHIN, Mathieu. « Les liens d'interdépendance entre une cité et ses faubourgs (Amiens, XIe-XVIe siècles) ». In *Subaltern City? Alternative and peripheral urban spaces in the pre-modern period (13th-18th Centuries)*, 95-112.
- BITOUN, Pierre, et Yves DUPONT. *Le sacrifice des paysans : une catastrophe sociale et anthropologique*. Éditions l'Échappée, 2016.
- DEFFONTAINES, Nicolas. « Le suicide d'un éleveur bio. Quand le travail perd de son sens ». *La nouvelle revue du travail*, n° 18 (2021).
- GRANTHAM, George. « Jean-Marc Moriceau, Les fermiers de l'Île-de-France. L'ascension d'un patronat agricole (XVe-XVIIIe siècle), Paris, Fayard, 1994, 1069 p. » In *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 51 :1366-1369. 6. Cambridge University Press, 1996.
- HEIDEGGER, Martin. « Essais et conférences. La question de la technique ». *Paris. Ed. Gallimard* (1958).
- LAMBERT, Bernard, Françoise BOURQUELOT et Nicole MATHIEU. « Paroles de Bernard Lambert : un paysan révolutionnaire ». *Strates. Matériaux pour la recherche en sciences sociales*, n° 4 (1989).
- LEQUIN, Yves. « Les grands traits de l'évolution agricole à Plozévet depuis la fin du XVIIIe siècle ». *Géocarrefour* 42, n° 2 (1967) : 165-177.
- LYAUTEY, Margot, Léna HUMBERT et Christophe BONNEUIL. *Histoire des modernisations agricoles au XXIe siècle*. Rennes (Presses universitaires de), 2021.
- MINGUELY, Robin. « Les agriculteurs ne sont plus des paysans mais des prolétaires » (2020).
- MORICEAU, Jean-Marc. *L'élevage sous l'Ancien Régime : les fondements agraires de la France moderne, XVIe-XVIIIe siècles*. Sedes, 1999.
- . « Une question en renouvellement. L'histoire de l'élevage en France ». In *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 106 :17-40. 1. Persée-Portail des revues scientifiques en SHS, 1999.
- NICOURT, Christian. « Michèle SALMONA, Souffrances et résistances des paysans français, Paris, Éditions L'Harmattan, 1994, 254 p. » *Ruralia. Sciences sociales et mondes ruraux contemporains*, n° 06 (2000).
- . « Le Cochon d'Or. Un modèle d'excellence professionnelle pour l'élevage des porcs ? » *Économie rurale. Agricultures, alimentations, territoires* (2009) : 24-37.
- PONCET, Fabrice. « Éleveurs et marchands de beurre à Isigny de la fin du XVIIe siècle à 1840 ». In *Annales de Normandie*, 50 :267-296. 2. Persée-Portail des revues scientifiques en SHS, 2000.
- PORCHER, Jocelyne. « L'élevage, un partage de sens entre hommes et animaux : intersubjectivité des relations entre éleveurs et animaux dans le travail. » *Ruralia. Sciences sociales et mondes ruraux contemporains*, n° 09 (2001).

— . « L'esprit du don : archaïsme ou modernité de l'élevage ? » *Revue du MAUSS*, n° 2 (2002) : 245-262.

— . « Élevage/industriel : penser l'impensable ». *Travailler* 14 (2005) : 11-20.

— . « L'élevage élève la bête et l'homme ». *Télérama* 11, n° HS. (2007) : 60-63.

PROCOLI, Angela. « Le temps et la construction du regard sur l'animal de rente. Ethnographie des pratiques et récits des éleveurs bretons ». *Cahiers d'Economie et de Sociologie Rurales* 72 (2004) : 91-113.

ROSE, Georges. *Écologie et tradition : influences cosmiques dans l'agriculture et les traditions populaires : le calendrier annuel, le cycle des 12 jours, la lune*. Maisonneuve & Larose, 1981.

SALMONA, Michèle. « Les Paysans français : le travail, les métiers, la transmission des savoirs ». *Les paysans français* (1985).

« Suicides chez les agriculteurs : le gouvernement lance une « mobilisation collective » ». *Le Monde* (2021).

« Une feuille de route pour prévenir le mal-être des agriculteurs ». *Gouvernement.fr* (2021).

PH13 - Note méthodologique sur l'enquête-métier

Ce document sera présent à la fois en annexe de votre rapport et de manière autonome, associé à votre rapport, sur le site web de PH13 (mémoire des enquêtes).

Métier étudié : Éleveur porcin

Étudiants : Mathis Leroy & Héroïse Bouysset

PARTIE INITIALISATION (avant entretiens)

1. Métier étudié

Le métier que nous allons étudier est celui d'éleveur porcin, plus précisément les naisseurs-engraisseurs. En effet, dans l'élevage, on distingue les sélectionneurs, qui croisent les races dites pures afin d'obtenir des « produits » standardisés propices à l'élevage, les multiplicateurs qui font naître les porcelets destinés à l'élevage et s'occupent des truies, des naisseurs-engraisseurs qui font grandir le porcelet jusqu'à son abattage.

2. Pourquoi ce choix, questions que l'on se pose

A travers cette enquête, nous voulons étudier un sujet qui traite de l'agriculture et du rapport que les professionnels du secteur ont à leur métier et à l'animal. Si la question de la condition animale pose aujourd'hui question, avec notamment les débats autour du végétarisme, nous cherchons plutôt, lors de cette enquête, à comprendre et apprendre la réalité de ce métier et le sens que les éleveurs y trouvent. Ces derniers, souvent présentés comme coupables de maltraitements ou de négligence à l'égard des animaux mais aussi de l'environnement, sont largement impactés par l'évolution du contexte moral, juridique et écologique. Nous cherchons donc à saisir la perception qu'a l'agriculteur de son métier, avec comme intuition première le fait que la contrainte engendrée par le système politico-économique productiviste produit des détériorations très importantes des métiers du vivant, les éleveurs porcins étant les premiers impactés.

L'élevage ne peut, aujourd'hui, être dissocié du système industriel dans lequel il prend place depuis la mécanisation du secteur au cours de la seconde moitié du 20^e siècle. En effet le métier d'éleveur s'est profondément transformé lors de ce processus, ce qui le rend d'autant plus intéressant à étudier. En effet, son rapport à la machine et l'outil autant qu'à l'animal a connu des mutations très importantes, violentes. La dénomination même du métier a changé. Dans le langage courant, nous avons gardé le terme d'éleveur, pourtant,

dans le milieu, on parle plutôt d'exploitant agricole, signe que l'élevage industriel a voulu se détacher d'une image paysanne pour penser ses éleveurs comme des maillons d'une chaîne productive. La massification des élevages et l'accélération des rythmes de production a été particulièrement importante dans le secteur porcin¹, c'est pourquoi nous avons choisi de nous concentrer sur ce dernier. De plus, ce métier semble être parmi les plus abimés du secteur agricole, lui-même largement dégradé.

Avec cette transformation, une tension forte est introduite : comment le rapport, affectif et humain² qui existe entre l'éleveur et ses porcs peut-il être industrialisé ? L'industrialisation du secteur provoque une contradiction entre ce rapport à l'animal, la volonté de « bien faire le travail » et les exigences industrielles qui pèsent sur l'éleveur. Dans notre enquête, c'est cette tension et la façon dont l'éleveur répond à cette forme de dissonance cognitive qui nous intéressera³. Nous chercherons d'abord à comprendre quel est ce rapport entre l'éleveur et son animal, en quoi il est constitutif du sens que cet éleveur trouve à son métier pour ensuite étudier comment les transformations productivistes du milieu ont endommagé ce rapport et altéré la satisfaction et le sens que l'éleveur trouve dans son travail.

Au cours de notre travail, nous centrerons notre réflexion sur comment la relation éleveur-animal se trouve altérée par le contexte politico-économique de l'agriculture moderne productiviste et définit la perception de soi chez l'éleveur. Nous voulons, de manière plus abstraite, interroger les conséquences d'une industrialisation à marche forcée d'un métier du vivant. Michèle Salmona emploie le terme de « *démiurge souillé* » dans son ouvrage *Les paysans français* :

« Ces rôles techniques n'ont pas changé ; ils sont plus nombreux, se sont complexifiés, mais la qualification d'un éleveur de brebis (et de vaches) repose sur la possibilité de maîtriser ces tâches avec le plus de précision, de méticulosité, de rapidité, plus qu'autrefois, car les animaux sont nombreux, souvent enfermés et les risques de propagation de la maladie plus importants. L'éleveur continue à manipuler vers, excréments, glaires, placenta. Il perce les panses, brûle les cornes, cautérise et soigne les plaies et les gales, aide le verrat à pénétrer les truies. L'excrémentiel, la pourriture, l'abject, la lutte avec la mort n'ont pas disparu avec la modernisation, ils se sont amplifiés, exaspérés. Quant à la fonction de procréation par procuration, elle est devenue le lieu stratégique du travail et la condition de la rentabilité économique comme la fonction de chirurgien/soigneur. L'éleveur devient un démiurge souillé,

¹ Selon GreenPeac, le nombre de porcs par exploitation a triplé entre 2000 et 2010, et le nombre d'élevages porcins a chuté de 87% entre 1988 et 2010. En conséquent, 60% des élevages possèdent plus de 2 000 têtes.

² De nombreux travaux, dont ceux de Michèle Salmona et Jocelyne Porcher ont montré l'irréductibilité de ces liens d'affection, même dans le cadre très peu permissif et déshumanisant de l'élevage industriel.

³ Cet article aborde superficiellement beaucoup de problématiques rencontrées par les agriculteurs (les commentaires sont eux aussi intéressants à considérer):

<https://www.terre-net.fr/actualite-agricole/economie-social/article/suicide-dans-l-agriculture-un-phenomene-t-abou-qui-dure-202-142184.html>

machinisé. D'autre part, un déséquilibre se produit dans la possibilité de récupération de l'angoisse et de la fatigue nerveuse emmagasinées dans la réalisation de ces rôles de démiurge souillé. » p.38-39

Michèle Salmona aborde par la suite le fait que la mécanisation et l'intensification de la production vient techniciser (au sens de Ellul) la production : aucun écart humain n'est possible et les attentions portées aux animaux, moments particulièrement gratifiants pour l'éleveur, ne sont plus permises. Au travers de cette terminologie aux allures d'oxymore de « démiurge souillé », Michèle Salmona met en lumière le rapport ambivalent de l'éleveur à ses animaux : d'un côté la toute puissance, la quasi-déification de l'éleveur au sein de l'élevage, de l'autre, l'éleveur plongé dans un milieu mal-odorant, bruyant, au contact de la matière abjecte. Cette analyse, issue de plusieurs dizaines d'années de travaux de la part de chercheurs de l'INRA sera prise pour acquise au cours de notre réflexion (nous chercherons juste à saisir son applicabilité aux éleveurs interviewés). Le point de notre recherche sera plutôt de saisir les effets produits par la dualité du statut d'éleveur : d'un côté l'éleveur est tout puissant, maître de son monde, de l'autre, il se voit enchaîné par une multitude écrasante de prescriptions, même pas libre d'avoir le rapport souhaité avec ses animaux.

3. Pré-problématique

Dans quelle mesure l'analyse de l'éleveur comme démiurge souillé est-elle corroborée par l'enquête de terrain ? (individuation psychique et socio-professionnelle)

Comment l'éleveur vit-il l'écart entre la perception de soi en tant que *démiurge* au sein de son élevage et son statut au sein de la société⁴?

4. Guide d'entretien

a. Consigne inaugurale

Nous sommes étudiants à l'Université de Technologie de Compiègne et réalisons un projet de recherche sur le métier d'éleveur porcin. Lors de nos recherches, nous avons pu constater une large transformation du secteur : l'élevage d'aujourd'hui n'est plus du tout le même que celui d'il y a 70 ans. Nous enquêtons ici sur les conséquences de ces transformations sur le vécu de ce métier millénaire. Nous souhaitons apprendre le quotidien d'un éleveur porcin, la manière dont vous percevez votre métier, le sens que vous y trouvez, votre rapport à vos animaux, la manière dont vous gérez les pressions organisationnelles, juridiques, économiques et morales.

⁴ On observe en effet que l'éleveur, et l'agriculteur plus généralement, possède un statut social et juridique bâtarde, du fait de la tension qui existe entre son indépendance et son enchaînement par des pressions et prescriptions innombrables. Aussi, le métier d'éleveur semble être un métier largement abîmé (ce sera détaillé dans l'introduction de notre propos, mais nous faisons référence ici à la situation psychologique dramatique de bon nombre d'éleveurs porcins).

Lors de cet entretien, nous souhaitons donc nous intéresser à votre rapport à votre métier, ce qui vous motive à l'exercer mais aussi les choses qui vous déplaisent.

Notre entretien prendra la forme d'une discussion ouverte qui abordera les différents points de notre recherche mais aussi les sujets concernant votre métier qui vous tiennent à cœur, si vous le souhaitez. Lors de notre prise de notes, si vous ne voulez pas que certaines de vos paroles soient retenues, nous ne les noterons pas.

Avant de commencer, est-ce que vous auriez des questions ? (langage plus parlé sur le moment, histoire de ne pas donner l'impression d'un interrogatoire du KGB).

- b. *Champs de questionnement et questions qu'on pose*
3 ou 4 champs maximum, avec chacun 3 questions maximum

Au cours de cette interview, nous chercherons à saisir l'articulation du double rapport entre tout puissant (demiurge dans le cheptel) et impuissant (éleveur sans reconnaissance sociale).

Champs de questionnement :

1^{er} champ : le quotidien d'un éleveur (*champ général, instaure un climat détendu, nous permet de comprendre la situation de notre interlocuteur*).

2^{ème} champ : le rapport à l'animal (*démiurge souillé, l'écart prescrit réel, l'éleveur s'auto-prescrit un certain rapport à l'animal, d'autres prescriptions machinisent l'animal, une tension s'installe*).

3^{ème} champ : la pression extérieure, les sources de prescription, l'écart prescrit-réel.

4^{ème} champ : Le sens qu'il y trouve, « pourquoi est-ce qu'il continue » ? Ou trouve-t-il du sens dans son métier ? Quelles sont les promesses de ce métier ? Les fonctions du travailler.

Questionnaire chronologique (classer plus tard les questions selon les CDQ qu'elles traitent):

1. Tout d'abord, quel est votre parcours ?
2. Pourriez-vous nous décrire votre exploitation ? Quels sont vos produits ? Spécificité du kintoa (géographique et économique) ?
3. Quelle journée/semaine typique ?
4. Pourquoi avez-vous fait ce métier ? (après cette question, on peut bifurquer sur deux CDQ, i.e. le rapport aux animaux (demiurge souillé etc.) ou la dimension économique/administrative du métier → sources de prescriptions etc.)
5. Quels sont les contacts directs que vous avez avec vos animaux : soin, nourriture etc.

6. Vous nous avez parlé de vos animaux, combien en avez-vous ? Est-ce que vous avez une relation « personnelle » avec ces derniers, dans le sens où ils ont un prénom etc. ?

7. On développe la suite au feeling

8. Identification des sources de prescription : voir outil poly. Qui les impose ? Comment ? Quel est le niveau de contrainte engendré, que se passe-t-il si vous ne respectez pas ces règles ? → voir pour formuler correctement une question qui identifie les sources de prescriptions sans formuler le terme « prescription ».
⇒ Quelles sont vos contraintes

9. L'écart prescrit-réel : quelles sont les conséquences des prescriptions, quelles sont les auto-prescriptions d'un éleveur ?

10. Quelles sont les conséquences sur votre vision de votre métier ? Qu'est-ce qui vous pousse à vous lever tous les matins ?

Mentalité basque?

Transitions selon les cas de figure :

Transition 2→3 : Raisons de non-soin abordées précédemment (si abordées) + tendance à la massification des exploitations. Ressentez-vous ces tendances et pressions qui s'exercent sur le monde agricole?

Transition 3→2 : Il aura sûrement abordé ses animaux → comment vous arrivez à concilier les exigences économiques et votre lien aux animaux, comme il semblerait que les tâches d'observation, de soin nécessitent d'être très proche de l'animal. Outil tension systémique du travailler : « *soin à l'animal vs animal produit* ».

PARTIE DE RETOUR D'EXPÉRIENCE (après entretiens)

Après une recherche de contact plutôt laborieuse, nous avons réussi à entrer en contact avec 3 éleveurs, que nous avons ensuite rencontrés sur leur lieu de travail⁵. F. Leroux et S. Manscourt sont éleveurs conventionnels, dans l'Oise et dans l'Aisne et M. Arrochain est éleveur extensif au sein de l'AOP Kintoa du Pays Basque. Ces entretiens nous ont permis de mieux définir notre problématique, de comprendre le quotidien, les contraintes et la beauté du métier d'éleveur, et, enfin, de comparer deux modèles d'élevages : intensif et extensif.

1. Déroulement des entretiens : se sont-ils déroulés comme vous l'imaginiez, difficultés rencontrées ?

Nos entretiens ont été extrêmement constructifs et nous avons, à chaque fois, dépassé le temps que nous avons prévu. Le premier entretien a particulièrement remis en cause notre problématique. Nous avons essayé d'amener l'entretien vers l'analyse du *démiurge souillé*, cependant, cette analyse nous a vite semblé obsolète. Si, lorsqu'elle a été

⁵ Pour autant, nous n'avons pas pu rentrer dans les bâtiments d'élevage conventionnels, pour des raisons sanitaires.

formulée par Michèle Salmona dans les années 1980, cette analyse pourrait être corroborée par le terrain, nous ne pouvons pas dire la même chose aujourd'hui. Grâce à la mécanisation, l'éleveur n'est plus autant "souillé", la distance entre le vivant et lui s'est creusée et le *démiurge souillé* ne caractérise plus tellement l'éleveur porcin.

En revanche, l'évocation des injonctions au productivisme était omniprésente lors de nos interviews et les logiques économiques semblaient beaucoup plus conditionner le métier d'éleveur que la notion de *démiurge souillé*. Que ce soit pour les éleveurs conventionnels, qui doivent assurer une productivité sans faille pour assurer leur rentabilité, ou pour les éleveurs extensifs, obligés de s'organiser en AOP ou en label pour justifier leurs prix plus élevés, l'entrée dans un monde productiviste au cours du XX^e siècle a transformé le métier d'éleveur porcin.

Nous avons ainsi choisi de modifier notre problématique et de nous intéresser aux modifications que ce productivisme a engendré sur le métier, en fonction de l'adoption d'un modèle conventionnel ou extensif.

2. Avez-vous obtenu les réponses à vos questions ? Avez-vous finalement ajouté, modifié, supprimé des questions ?

Nous n'avons pas modifié nos questions. Cependant, nous avons choisi de plus insister sur le productivisme et les contraintes et modifications que celui-ci provoque sur le métier, plutôt que sur l'analyse du *démiurge souillé*.

3. Problématique finale

"En quoi l'insertion dans un schéma productiviste conditionne-t-elle le métier d'éleveur porcin ?"